

611765

LES AMIS DE LA POLOGNE

REVUE
MENSUELLE

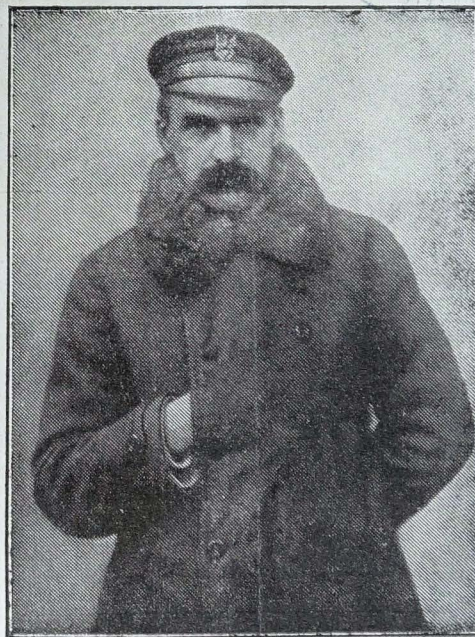
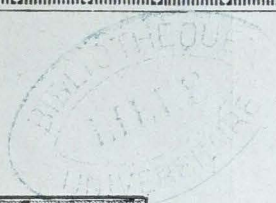
RÉDACTEUR EN CHEF :
ROSA BAILLY

REDACTION ET ADMINISTRATION
16, Rue Abbé de l'Épée — PARIS (v°)
Comptes de chèques Postaux : Paris 880-96
Téléphone : ODÉON : 62-10

Adhérents français :
10 fr. par an.
Abonnés étrangers :
20 fr. par an.

SOMMAIRE

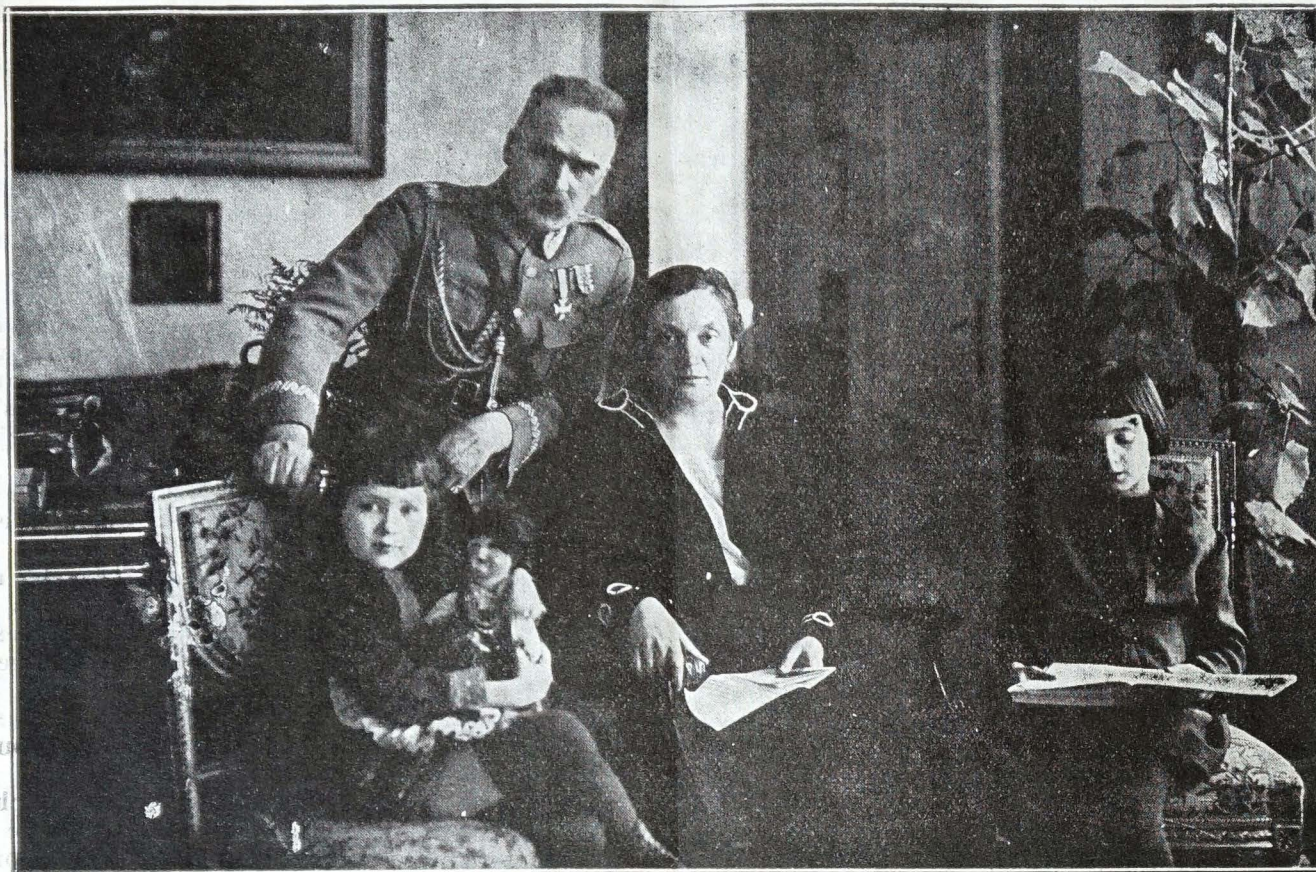
Le Maréchal Pilsudski : PAUL BARTEL. — *La nouvelle Constitution de la Pologne.* — *La Vie Economique.* — *Léopol.* — *Varsovie, capitale des Musiciens.* — *La Carrière d'Henri Wieniawski.* — *Le Juif errant est-il arrivé ?* : ABEL MOREAU. — *Souvenirs de Włodzimierz Tetmajer* : TADEUSZ POMIAN PRUSZYNSKI. — *Les Français* : JEAN LORENTOWICZ. — *La Gaité Polonaise* : LÉON WYRWICZ. — *L'Homme de la Porte cochère* : MICHEL RUSINEK. — *L'Action des Amis de la Pologne.*



JOSEPH PILSUDSKI EN 1915

1917 Jan 28





LE MARÉCHAL PILSUDSKI ET SA FAMILLE

Le Maréchal Pilsudski

L'Homme et sa Formation



Pour qui l'aperçoit du parc de Lazienki et au bout d'une longue perspective de verdure majestueuses et d'arbres centenaires, le palais du Belvédère, construit en 1822 par Kubicki, emprunte à son décor une élégance vraiment seigneuriale. De près, c'est une honnête maison, style Empire, avec un portique que soutiennent quatre colonnes ioniques et de larges ailes qui encerclent une cour. C'est dans cette résidence, qui évoque le château de campagne polonais, qu'habite Pilsudski, dictateur et grand animateur du pays.

Dans la cour, c'est un chassé-croisé d'officiers, d'ordonnances et de gens de maisons, cependant que les sentinelles font les cent pas devant la grille et arrêtent les importuns. On a immédiatement l'impression d'une citadelle où n'entre pas qui veut.

La pièce où le dictateur vous reçoit est meublée avec goût, mais sans prétention... beaucoup de livres, de cartes et de dossiers, ainsi que de nom-

breux souvenirs et des reliques évoquant sa vie mouvementée de patriote et de conspirateur toujours sur la brèche. Il se dégage de cette chambre modeste et simple une atmosphère intense de lutte et de travail.

Taille au-dessus de la moyenne, carrure athlétique mais voûtée par un demi-siècle d'épreuves et de tourments, front puissant, creusé d'innombrables rides horizontales, comme la pierre dure par le poinçon du graveur, bouche volontaire et menton fortement accusé comme celui de Mussolini, lèvres serrées comme celles des grands taciturnes. Sous les sourcils fauves, broussailleux, des yeux d'acier au regard mobile et perçant, pénétrant jusqu'au fond des âmes. Pilsudski, par chacun de ses actes et par chacun de ses gestes, évoque le chef et animateur qui s'impose aux hommes et impose aux événements.

Toujours il a vécu une existence pleine d'aven-

tures et de périls. Il a conspiré depuis sa plus tendre enfance et a connu les prisons du tsar et la Sibérie. Pour se libérer de ses chaînes, il fut forcé de simuler la folie. Puis, persécuté, hors la loi, il parcourut l'Europe, prêchant la croisade contre l'opresseur. Il noua des intrigues et se fit socialiste pour gagner l'appui du prolétariat : il imprima des journaux clandestins et créa une invisible armée.

Indomptable et comme figé dans la certitude, Pilsudski ne change jamais. Il ne peut changer. Son âme est tout d'une pièce. Dur, autoritaire, opiniâtre, il ne ménage personne, se tient à la vérité et la dit à tout risque. Il a le jugement net, des vues bien arrêtées, mais n'arrive à une décision qu'au prix d'un long et pénible enfantement. D'un courage à toute épreuve, d'une confiance illimitée dans son étoile, d'une simplicité légendaire, d'un orgueil sans bornes, il ne demande jamais conseil, mais prépare tout avec méthode et minutie, après avoir longtemps pesé le pour et le contre. Il a une idée : c'est toujours la même : la restauration de la Pologne historique et traditionnelle et sa consolidation. Et, cette idée, il la poursuit inlassablement, sans faiblir et sans jamais douter du succès final. Il méprise les hommes et les adulations, a la parole facile et émouvante, et se révèle manœuvrier consommé, en ce que personne ne sait ce qu'il désire, ni ce qu'il trame. Il calcule les événements au point souvent de les devancer, mais n'entreprend rien qui n'ait trait à une perspective lointaine. Il a une haute probité et déteste tout marchandage, mais sait admirablement tirer parti des convoitises internationales. Ceci explique les revirements qui l'ont fréquemment exposé à être accusé de duplicité, quoiqu'ils ne prouvent que deux choses : son grand amour pour la Pologne et son désir de la libérer par n'importe quels moyens. Réservé, inscrutable, il garde toujours, comme une frontière de ses pensées, un silence que l'on sent éloquent de faits et une impénétrabilité que personne n'arrive à dissiper. On le croit tantôt aveugle, tantôt enivré d'orgueil, du fait qu'il donne souvent l'impression d'aller droit devant lui, à l'aveuglette, foulant obstacles et raisons et sans souci apparent des intérêts du pays. Cependant, même ses actes les plus incompréhensibles trouvent leur justification dans la succession des années, ses collaborateurs exécutent parfois ses ordres avec une réelle hésitation mais le moment arrive, inévitablement, où ils sont forcés d'admettre qu'il a vu juste, que lui seul a raison.

Citons comme preuve de sa perspicacité le fait qu'en mars 1914, il prédit dans un discours, non seulement la guerre mondiale, mais qu'elle en serait l'issue :

« La guerre vient, déclare-t-il à cette occasion mais l'indépendance ne sera atteinte que quand les Russes auront été défaits par les Austro-Allemands. Puis ces derniers par les Français.

« A la fin de la guerre, vainqueurs et vaincus seront affaiblis. Ce sera notre opportunité. Soyons donc prêts pour la fin. Ce sera notre salut. »

Pilsudski suit un régime sévère. Il ne boit que

de l'eau ou du thé, fumé avec beaucoup de modération et ne prend qu'un seul vrai repas, au milieu de la journée. Il déteste la vie mondaine, a les goûts les plus simples et, terré et laconique, se concentre dans son travail, évitant toute distraction.

Chaque fois que se présente une difficulté, une situation complexe, un problème à résoudre, Pilsudski sort un jeu de cartes et fait une réussite.

« Il y a toujours chez l'homme, une opposition entre le conscient et l'inconscient. Nous avons trouvé la prière pour soumettre le conscient. C'est peut-être pourquoi la prière a si bien réussi. Les Orientaux utilisent les cristaux afin que l'inconscient travaille. Au lieu de cristaux, je me sers de cartes, et, pendant que je fais des réussites, mes décisions mûrissent. Je jette mon jeu de côté, dès que j'ai trouvé une décision. »

Hors l'ardent amour qu'il prodigue à la Pologne et à l'armée qu'il a créée, il est presque sans passions. Très bon père, il gâte ses deux filles, Jadwiga et Wanda, et prétend qu'il y a beaucoup trop de vieux en Pologne. « Il faut que les vieux meurent, dit-il, il ne faut plus qu'il y ait des personnes tarées par le souvenir de l'esclavage. Les vieux m'entravent dans mon action. »

Il aime la femme ; mais, s'il eut des passions violentes, elles l'agitèrent peu ; il est toujours resté maître de ses désirs.

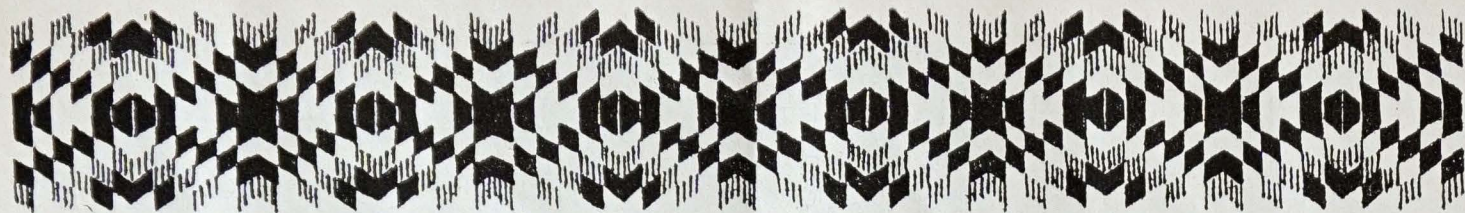
Comme tous les hommes qui ont touché au faite de la gloire, à force d'avoir lutté, peiné et en jouant cent fois leur vie, il a l'orgueil de son dur passé, mais ne se laisse jamais griser par le prodigieux retournement de sa carrière ; il a un profond mépris pour ceux qui savent s'accommoder de l'existence, et personne n'est plus cassant envers les faibles et les incompetents, ce qui explique pourquoi à plusieurs reprises, son contact avec les parlementaires polonais a été des plus rudes. Cependant, personne n'est plus généreux envers ceux qui le méritent. Il y a en lui du Danton, du Clemenceau, du Mangin, mais aussi du Garibaldi, du Kosciuszko, et, comme il déroutait toujours les prévisions, ce n'est que rarement qu'on ose l'affronter. Il n'est pas de Polonais qui ne subisse son ascendant.

Pour la majorité de ses compatriotes, le maréchal est resté le *primum movens*, l'homme d'Etat sagace qui prévoit la direction que l'évolution va prendre, celui aussi qui sait le mieux en tirer parti. Incarnation de la Pologne, à laquelle il a voué toute son existence, il a acquis aux yeux des Polonais un incontestable prestige par le génie et la maîtrise avec lesquels il domine les événements, mais surtout parce qu'il a réussi là où Kosciuszko et tant d'autres ont échoué. Tel est, dans ses grands traits, l'homme en qui les générations polonaises voient l'incarnation de Conrad, héros de Mickiewicz, de cet homme qui, ayant obtenu de Dieu « le gouvernement des âmes, a, après maintes souffrances, rendu à sa patrie la vie et le bonheur ».

PAUL BARTEL.

(*extrait du « Maréchal Pilsudski »*)

(*éditions Plon*).



La Nouvelle Constitution de la Pologne



Le dernier reproche qu'on pourrait faire aux Polonais, c'est de ne pas aimer la liberté !

Ils l'ont chérie jusqu'au point d'instituer la fameuse loi du « liberum veto », grâce à laquelle un seul opposant pouvait tenir en échec toute une assemblée.

Mais l'histoire leur a durement prouvé que pour demeurer libre, il fallait d'abord rester vivant, et que pour vivre, il fallait parfois restreindre un peu la liberté, au profit de la discipline.

Aujourd'hui, comme au XVIII^e siècle, la Pologne flanquée de voisins puissants et avides doit se préoccuper d'exister en tant qu'Etat ; il lui est nécessaire de diminuer la souveraineté politique de chaque citoyen, si elle veut lui conserver la liberté individuelle au sein d'une patrie indépendante.

Pour mieux lutter contre le danger extérieur, la Pologne a refondu complètement sa constitution dans le sens de l'accroissement de l'autorité de l'Etat.

Aussi l'œuvre qu'elle vient d'accomplir répond aux leçons de l'histoire, de même qu'à l'expérience politique que le peuple polonais a acquise depuis le retour à l'indépendance.

Ce qui caractérise la nouvelle constitution polonaise en comparaison avec celle qui avait été votée le 17 mars 1921, c'est qu'elle n'est pas fondée sur la notion classique de division des pouvoirs, suivant la théorie de Montesquieu. Inspirée notamment par le souci de doter le pays d'un gouvernement à pouvoirs étendus et capable de coordonner les efforts individuels en vue du bien public, elle accorde de très vastes pouvoirs au Chef de l'Etat, sans lui donner toutefois le caractère d'un souverain. Le Président de la République sera élu soit par une Assemblée d'Electeurs composée de citoyens de marque soit — au cas où le Président sortant désignerait un autre candidat — par plébiscite. Son rôle d'arbitre et son prestige en seront d'autant mieux assurés. Le Président de la République nomme et révoque le Président du Conseil des Ministres et, sur la proposition de ce dernier, les Ministres ; il convoque et dissout la Diète, il est le chef suprême des forces armées ; il décide de la guerre et de la paix.

La formule de prestation de serment a été

changée : le Président de la République ne se reconnaît responsable de ses actes officiels que « devant Dieu et l'Histoire ».

« L'Autorité suprême dans la République de Pologne appartient à la Nation », disait la première constitution. Cet article ne se retrouve pas dans la nouvelle.

Le Sénat, qui dans tous les pays joue un rôle de régulateur et de stabilisateur, voit naturellement ses attributions renforcées dans la nouvelle constitution polonaise.

Les sénateurs sont nommés pour un tiers par le Président de la République et pour les deux tiers par voie d'élection. Cependant la loi électorale pour le Sénat doit être encore établie dans ses détails.

La Diète qui correspond à notre Chambre des Députés est toujours élue au suffrage universel égal, direct et secret.

Le vote des lois et le contrôle du Gouvernement continuent à être ses tâches principales. Mais elle est privée du droit d'initiative dans l'élaboration du budget. En effet « les dépenses non prévues dans le budget ne peuvent être votées et celles qui ont été projetées ne peuvent être augmentées sans le consentement du gouvernement. La Diète peut demander la démission du gouvernement ou d'un ministre, mais le Sénat a aussi le droit de se prononcer sur « un vote de méfiance de la Chambre des Députés ».

Dans la pratique, cette Constitution se montrera bonne ou mauvaise, mais d'ores et déjà, on peut penser qu'elle évitera à la Pologne les maux inhérents au parlementarisme, et qui peuvent devenir des fléaux dans les périodes critiques, où l'initiative et la promptitude d'exécution peuvent, seules, assurer le salut d'un pays.

Elle évitera à la Pologne ce dont nous souffrons tant : la lenteur excessive apportée au vote des lois, même les plus urgentes ; l'éparpillement et l'usure des bonnes volontés des ministres, dans la lutte stérile des partis.

Les ennemis de la Pologne ont toujours dit d'elle, qu'elle était le pays de l'anarchie ; les auteurs de la nouvelle constitution prouvent au monde qu'elle est résolue à accepter toutes les disciplines nécessaires.



M. NOËL

Nouvel ambassadeur de France à Varsovie

La Vie Economique



Les Foires

La Foire Internationale de Poznan se tiendra cette année, comme les années précédentes, du 28 avril au 5 mai. La Foire prochaine s'annonce très intéressante, car la Direction s'est assurée déjà de la participation d'une dizaine de pays de l'Amérique du Sud et de l'U. R. S. S.

La Direction de la Foire de Poznan, dans le cadre de laquelle sera tenu cette année un salon de l'aviation, vient d'être avisée par le ministère de l'aviation français que la France participera officiellement au prochain salon.

Chiffres réconfortants

L'Agence P. A. T., au 5 mars, nous fait savoir que le nombre des sans-travail décroît. Il a diminué, au cours d'une semaine, de 1.183. Il en reste toutefois encore 516.293.

L'indice de la production industrielle, établi par l'Institut de Recherches sur le Mouvement Général des Affaires pour décembre dernier est de 7 % su-

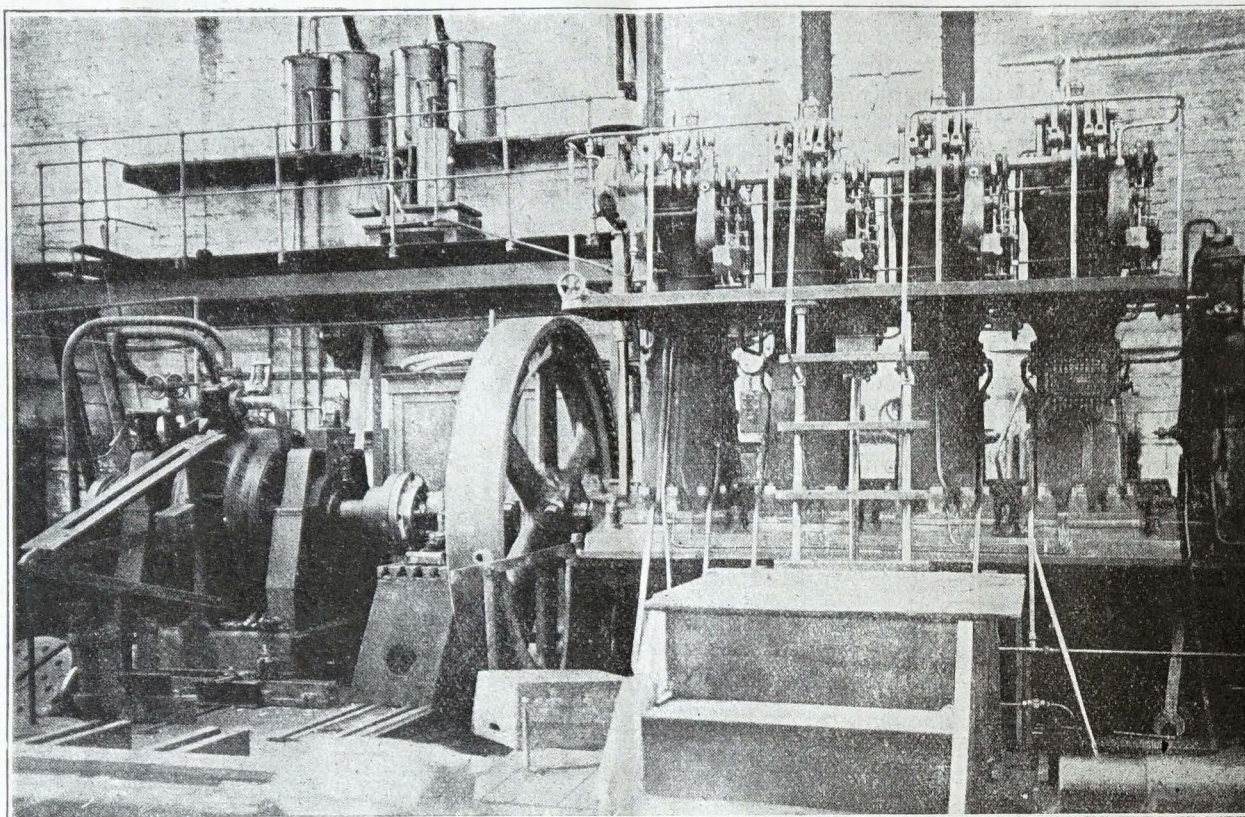
périeur à ce qu'il fut il y a un an, de 17 % supérieur à la moyenne de 1933 et de 21 % à la moyenne de 1932.

Le nombre des ouvriers employés dans les industries de transformation a marqué en novembre dernier une nouvelle augmentation, atteignant le chiffre le plus élevé de l'année écoulée, à savoir 416.077 contre 369.709 à la fin du mois correspondant de 1933.

Les verreries polonaises ont augmenté leurs ventes, au cours des trois premiers trimestres de l'année de 20 % environ, les portant à 42.466 tonnes. Cet accroissement des ventes est dû dans une grande mesure à l'abaissement des prix ; néanmoins la valeur des ventes s'est élevée à 24 millions de zlotys, soit 9 % de plus que pendant la période correspondante de 1933.

Quelques industries

L'industrie chimique polonaise développe incessamment ses programmes de production, couvrant d'une mesure croissante les besoins du mar-



FABRICATION DE MOTEURS A LODZ

ché polonais en produits chimiques, importés jusqu'à présent de l'étranger. Parmi les nombreux produits qui ont été mis à la disposition du marché au cours de l'année écoulée il convient de mentionner deux produits importants et notamment le galalithe et le celluloid. La production sur une échelle industrielle de ces deux produits importants est déjà mise sur pied.

Le Ministère des Communications vient de passer aux forges polonaises une commande de 22.000 tonnes de rails et de 5.000 tonnes d'accessoires. La commande a été répartie entre les sociétés Huta Królewska, Huta Bankowa et Modrzejow-Handke.

Suivant les données de l'Union des sucreries, le premier trimestre de la campagne 1934/35 (octobre-décembre), marque un accroissement appréciable de la consommation du sucre sur le marché intérieur, s'établissant à 9 % environ par rapport à la période correspondante de la campagne 1933-1934.

La Compagnie d'Electricité de Varsovie a augmenté sa production d'électricité au cours de l'exercice écoulé de 8 % environ, en la portant à 104 millions de KWH contre 96 millions de KWH l'année précédente.

La production des forges polonaises a fléchi en décembre dernier par rapport au mois précédent, cette baisse présentant un caractère saisonnier habituel. La production des hauts fourneaux est tombée en effet, à 29.348 tonnes, contre 31.330 tonnes le mois précédent, la production des aciéries à

63.005 tonnes (contre 73.200 et celle des lamineries à 49.566 tonnes contre 51.733 tonnes). Par rapport au mois de décembre 1933, par contre, la production de l'industrie sidérurgique fait ressortir un accroissement appréciable, s'établissant à 31,5 % pour la fonte, 24,1 % pour l'acier et 32,9 % pour les laminés.

Malgré la situation défavorable des marchés mondiaux, la production du zinc en Pologne a marqué l'année dernière une augmentation appréciable. Ainsi la production de zinc brut et électrolytique est passée à 92,9 mille tonnes contre 82,9 mille tonnes en 1933, ce qui représente une augmentation de 12 % ; la production de tôles de zinc a atteint 11,0 mille tonnes augmentant de 40 % par rapport à l'année précédente ; la production d'acide sulfurique enfin a augmenté de 6 %.

Pour ce qui est du plomb, sa production a diminué de 14,4 %, tombant à 10,4 mille tonnes.

L'année écoulée a été pour la plupart des branches de l'industrie chimique plus favorable que l'année précédente. L'accroissement des affaires en tonnage peut être évalué à 15 % environ et en valeur à 5 %. L'amélioration de la situation est confirmée également par d'autres indices, et notamment par l'accroissement du nombre des ouvriers occupés, qui est passé de 26.765 en octobre 1933 à 28.554 en octobre 1934.

D'importants progrès ont été accomplis dans le domaine du développement de la production chimique : l'année écoulée a marqué l'apparition sur

le marché de nombreux et nouveaux produits, parmi lesquels il convient de relever l'hydrosulphite, quelques nouveaux produits organiques intermédiaires, servant à la production de colorants, un nombre appréciable de produits pharmaceutiques, les masses plastiques à base de phénols (bakélite et autres), les dissolvants, différents sels inorganiques, etc. Il convient de relever également l'amélioration incessante de la qualité des produits fabriqués.

Chemins de fer

Les résultats financiers de l'exploitation des chemins de fer polonais au cours du 3^e trimestre 1934 ont été beaucoup plus favorables que ceux du trimestre correspondant de 1933. Les recettes d'exploitations se sont élevées à 242,9 millions de zlotys contre 234,1 millions l'année précédente et l'excédent des recettes à 39,9 millions contre 36,0 millions en 1933.

Les chemins de fer polonais ont transporté en décembre dernier 8.081.345 voyageurs soit 7,03 % de plus qu'en novembre.

Suivant les données du ministère des Communications, la moyenne journalière des chargements ferroviaires a marqué l'année dernière une très sensible augmentation, atteignant 11.716 wagons contre 10.620 en 1933 et 10.465 en 1932.

Commerce

Les échanges commerciaux de la Pologne avec l'étranger font ressortir pour 1934 un *solde excédentaire* de 176,9 millions de zlotys. Par rapport à l'année précédente dont la balance commerciale s'est soldée par un excédent de 133 millions de zlotys, l'année écoulée accuse une plus-value de 43 millions de zlotys.

Cet accroissement si important du solde excé-

dentaire s'explique d'une part par l'accroissement des exportations polonaises et de l'autre par un recul des importations. La valeur globale des exportations polonaises s'est élevée, en effet, en 1934 à 975 millions de zlotys, contre 960 millions l'année précédente tandis que la valeur des importations est descendue à 798 millions, contre 827 millions en 1933.

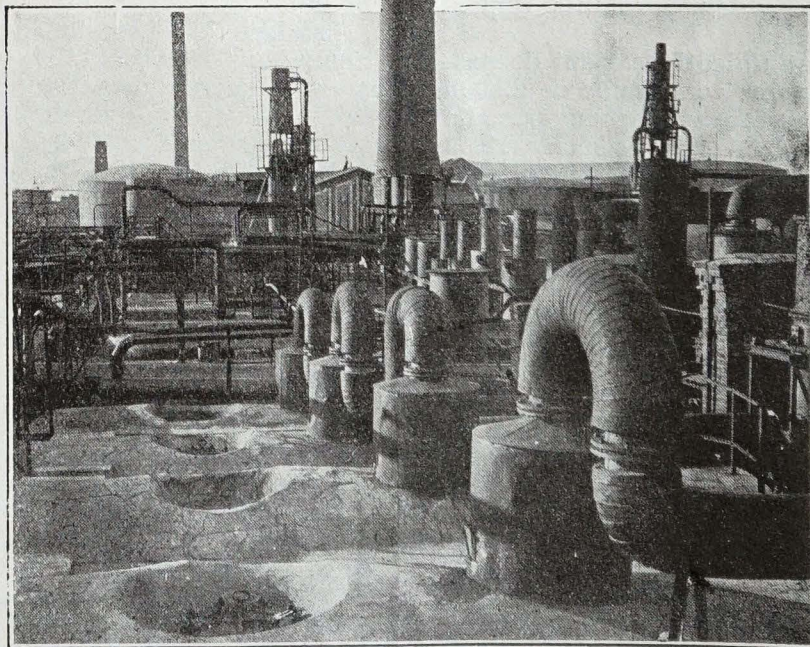
Au cours des dix premiers mois de 1934 la Pologne a importé 1800 tonnes de vins d'une valeur de 1.700.000 zl.

De Hongrie il a été importé 484 tonnes d'une valeur de 329.000 zl., — de France 283 tonnes d'une valeur de 506.000 zl., — d'Italie 238 tonnes d'une valeur de 145.000 zl., — d'Espagne 268 tonnes d'une valeur de 189.000 zl., — d'Autriche 180 tonnes d'une valeur de 420.000 zl., — de Belgique 47 tonnes d'une valeur de 39.000 zl., — de Grèce 59 tonnes d'une valeur de 52.000 zl., — de Russie 65 tonnes d'une valeur de 70.000 zl., — enfin, de Palestine, 6 tonnes, d'une valeur de 8.000 zl.

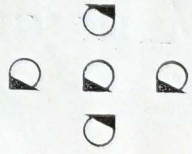
Les exportations des produits de l'*industrie chimique* polonaise ont augmenté en 1934, en tonnage, de 20 % ; par suite cependant de la baisse des prix, la valeur des exportations accuse un recul de 10 % environ.

Les établissements de construction d'avions Nikolié de Belgrade viennent d'acheter en Pologne la licence pour la fabrication d'*avions de tourisme* RWD-8. Rappelons que les appareils RWD ont assuré à la Pologne la victoire dans les deux derniers Concours de Tourisme Internationaux.

Il ressort des statistiques officielles du commerce étranger de la Pologne, que les exportations de *farine* polonaise accusent pour 1934 un très fort accroissement. Il a été exporté, en effet, au cours de l'année écoulée 99.008 tonnes de farine de seigle et 16.441 tonnes de farine de froment contre 23.821 et 894 tonnes respectivement en 1933.



SOCIÉTÉ FRANÇAISE DES PÉTROLES - RAFFINAGE CONTINU



LEOPOL



Chapelle des Boïm



Eglise Saint-Jur

Varsovie, Capitale des Musiciens



GINETTE NEVEU

La Pologne a déjà organisé un concours Chopin pour les pianistes. Cette année, c'est au nom de Wieniawski qu'elle a réuni des violonistes de toutes les nations d'Europe, dans un concours à la Philharmonie.

Le jury comprenait 26 personnes : des maîtres éminents, des artistes et des musicologues de renommée mondiale, par exemple : Henry Neuhaus, directeur du Conservatoire de Moscou ; Peder Moeller, professeur du Conservatoire royal de Copenhague ; Jen Paulsen, professeur au Conservatoire de Tallinn ; Waclaw Humel, professeur à l'Académie de musique de Zagreb ; Georg Steiner, professeur à l'Académie de musique de Vienne ; Oscar Studer, professeur au Conservatoire de Genève.

Il était présidé par M. Adam Wieniawski, directeur de l'Ecole Chopin et il a eu lieu en présence du Ministre de l'Instruction Publique.

150 candidats s'étaient présentés ; 88 avaient été inscrits, mais 55 violonistes seulement prirent part au concours, un contrôle sévère ayant éliminé, au préalable, tous ceux qui ne possédaient pas les attestations nécessaires.

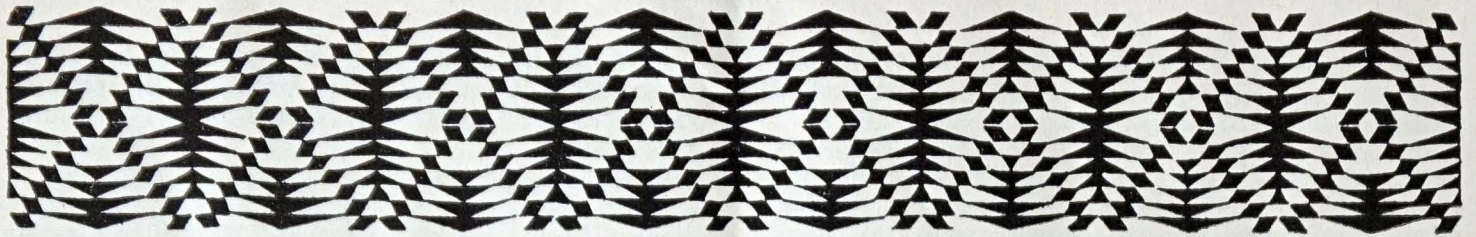
C'est une Française qui a remporté le premier prix, en la gracieuse personne de Mlle Ginette Neveu, une sérieuse fillette de 15 ans, qui a déjà remporté, il y a 4 ans, le premier prix du Conservatoire de Paris.

Le *Courrier Quotidien Illustré* écrit à ce propos : « Elle ne possède pas encore une technique accomplie, comme la plupart d'ailleurs de ses camarades, mais il suffit de regarder cette toute jeune fillette, mince et assez grande, quand elle est sur l'estrade : son visage prend alors une expression résolue et même dure et c'est une puissante individualité qui apparaît. Quand elle joue, il semble qu'elle s'embrace d'un feu intérieur et que la musique jaillit de son âme, que des étincelles jaillissent de son violon. »

Le deuxième prix a été remporté par David Ojstrach, de la Russie Soviétique, et le troisième par l'Anglais Henri Temianka. Les concurrents polonais n'ont eu que les 8^e et 9^e prix, ce qui prouve, tout au moins, l'impartialité du jury.

En général, la jeunesse et la France ont triomphé. Après Ginette Neveu et ses 15 ans, on a applaudi Bussia Goldstein (Russie des Soviets) et ses 13 ans, qui a remporté le 4^e prix. Le 7^e prix est le petit Hendel de 11 ans ; le 11^e, le petit Jozio Chasyd qui a 12 ans. Les deux autres concurrents venus de France avec Ginette Neveu ont obtenu tous deux des diplômes d'honneur.

Les assistants ont, remarqué, comme un signe des temps, la beauté de la technique des concurrents ; elle va de pair avec notre époque d'industrie et de mécanisme. Les vrais talents spontanés restent très rares.



La Carrière d'Henri Wieniawski



La Pologne, qui a eu au XIX^e siècle une trinité de poètes prodigieux : Mickiewicz, Slowacki et Krasinski, peut se glorifier aussi d'une trinité musicale : Chopin, Moniuszko et Wieniawski.

Wieniawski a été pour le violon ce que Chopin a été pour le piano : un brillant virtuose et un admirable compositeur.

Il semblait qu'après Paganini il ne fût plus possible d'enrichir encore la technique du violon. On doit pourtant à Wieniawski de nouveaux progrès. Tous les critiques musicaux contemporains ont loué son jeu « endiablé », tout feu et tout ardeur, en même temps que le lyrisme délicieux de ses compositions et leur pénétrante mélancolie.

La carrière de Wieniawski est celle qu'on peut prêter à un tel artiste : fastueuse et pleine d'imprévus. Il avait 10 ans lorsqu'il remporta, en 1846, le premier prix du Conservatoire de Paris. Son professeur, Massart, dans la crainte que le petit lauréat ne se trompât dans l'exécution du morceau de concours, en avait disposé la musique devant lui, sur un pupitre. L'enfant prit le morceau avec ostentation et le tourna à l'envers.

Tandis qu'il jouait, sa mère, arrivée à grand'peine de Lublin, se débattait à la porte du Conservatoire. Elle n'avait pas de carte d'invitation et on ne voulait pas la laisser entrer. Ses larmes même n'attendrissaient pas le cerbère. Par bonheur son frère, Edouard Wolff, entra à ce moment-là et fit entrer sa sœur.

En remettant au jeune triomphateur une médaille d'or, et un précieux Garnérius, Auber lui dit : Dieu vous done aujourd'hui une récompense encore plus belle, car il a permis à votre chère mère d'être ici. L'enfant se jeta dans les bras de son heureuse maman. Mme Wieniawski s'installa à Paris et son salon fut le lieu de rendez-vous des musiciens et des écrivains. Mickiewicz vint souvent écouter le jeune Henri.

Un jour, au retour du Conservatoire, son violon sous le bras, le jeune virtuose rencontra au coin d'une rue un vieux mendiant qui râclait une pauvre mélodie sur un mauvais violon. Un caniche se tenait devant lui tenant entre les dents une

sébile qui restait vide. Le jeune garçon s'approcha, tira son violon de sa boîte et commença à jouer un adagio. Une foule de badauds se rassemblèrent pour écouter cette admirable musique. Henri prit au caniche sa sébile, fit le tour de l'auditoire et la rapporta pleine de monnaie à l'heureux mendiant.

Il n'est pas de capitale ni même de grandes villes où Henri Wieniawski n'ait donné des concerts. Son jeu s'était transformé, il avait voulu disparaître tout son acquis de Paris et refaire ses études à sa manière.

Une pittoresque aventure lui arriva en Russie, à Kremientchoug. Lorsque Henri et son frère, qui était pianiste, vinrent visiter la salle de concert, leur hôte les conduisit, en pataugeant dans la boue et la neige, à un grand hangar, bâti de planches, et qui devait servir aux cirques de passage. A l'intérieur, juste les quatre murs, pas un banc, pas une chaise.

— Ce n'est rien, dit leur hôte, chacun de nous apportera sa chaise.

— Et l'éclairage ? il n'y a pas de lampe.

— Eh ! ce n'est rien, chacun apportera une lanterne.

— Et comment va-t-on annoncer le concert ?

— Oh ! c'est une bagatelle ! il n'y a pas d'imprimerie ici, mais un domestique va écrire une annonce à la craie sur les portes en grandes lettres, et, en un clin d'œil, on saura dans toute la ville qu'il y aura un concert.

Quand le domestique eut écrit l'annonce à la craie, un officier demanda en passant qui est-ce qui jouait.

— Les frères Wieniawski.

— Et combien sont-ils ?

— Deux.

— Seulement deux ? Pff ! il y a bien de quoi faire une annonce, répondit dédaigneusement l'officier.

Les deux frères étaient interdits et se demandaient s'ils devaient jouer. Leur hôte les reconforta.

— Mais, savez-vous, dit-il, en se tournant vers

Henri, ce serait mieux pour vous de jouer du violoncelle, car on n'a pas encore entendu cet instrument ici.

— Je ne sais pas en jouer.

— Eh bien ! mon cher Monsieur, répondit son hôte avec bienveillance, après tout, cela ne fait rien, jouez comme il vous plaira.

Le soir, la foule se pressait devant le hangar. A chaque instant arrivaient de magnifiques traîneaux de palissandre, incrustés d'argent et d'or. Il en descendait des dames en manteaux d'hermine. Chacun des arrivants tenait d'une main sa chaise et de l'autre sa lanterne.

Le concert commença. Les auditeurs émerveillés interrompaient à chaque instant les deux frères par des bourrasques d'applaudissements. Leur mère, qui les accompagnait dans leur tournée en Russie, s'aperçut que la neige et la pluie tombaient sur Henri par une fente du toit.

— Ah ! le pauvre garçon, il va prendre froid, murmura-t-elle inquiète.

— C'est votre fils, demanda son voisin, qui se leva et cria au virtuose :

— Mettez votre fourrure ! et se tournant vers le public, il ajouta à haute voix pour se justifier :

— Sa mère craint qu'il ne s'enrhume.

Là-dessus, tout le monde de crier : « Mettez votre fourrure ! » Henri les remercia de leur sollicitude et leur expliqua qu'il ne pourrait pas jouer avec une fourrure. Toute la salle alors de lui intimer l'ordre :

— Mettez tout de suite votre fourrure !

Que faire ? Wieniawski obéit et continua à jouer en manteau de fourrure : malgré la gêne, il joua parfaitement.

Le concert à Kremientchoug rapporta autant

que n'importe quel autre de la tournée de Russie.

En 1860, Wieniawski fut nommé professeur au Conservatoire qui venait d'être ouvert à Saint-Pétersbourg.

Il lui arriva plus d'une aventure désagréable.

C'est ainsi que le Comte Berg l'invita chaleureusement à venir jouer à Varsovie. Mais il le reçut là avec une telle grossièreté que Wieniawski, peu de temps après, donna sa démission et accepta un poste au Conservatoire de Bruxelles.

Il avait la répartie prompte et mordante : le trouvant trop jeune pour lui conférer une décoration, on lui offrit, une fois, une tabatière enrichie de diamants. Il la refusa en disant : « Si je suis trop jeune pour une décoration, je le suis encore bien plus pour une tabatière. »

Ce merveilleux artiste touchait des cachets fabuleux qu'il allait aussitôt dissiper à la table de jeu.

Vers la fin de sa vie, des attaques d'asthme l'obligèrent à renoncer à ses concerts. Lui, qui avait vécu en grand seigneur, mourut dans la plus grande misère.

Terminons ces souvenirs par l'histoire de son mariage, charmante comme une légende. Il s'était épris d'une Anglaise, Miss Isabelle Hampton. Mais le père de la jeune fille s'opposait à ce mariage. Le cœur déchiré, Wieniawski composa sa célèbre « Légende », qui est toute résignation et tout amour. Sir Hampton l'entendit et comprit du coup la profondeur du sentiment que Wieniawski avait conçu pour sa fille. Il s'approcha de l'artiste et lui dit : « Il n'y a que l'amour le plus profond qui puisse dicter une musique aussi inspirée. Je ne désire pas pour ma fille d'autre bonheur, et je vous demande de vouloir bien être mon fils. »

Le Juif errant est-il arrivé ?



Est-il même jamais parti ? On en peut douter dans ces ruelles de Wilno où il s'est installé depuis des siècles, où tout est à lui et où il semble qu'il se sente plus en sécurité que sur sa vieille terre sacrée.

Rien ici n'a résisté à son emprise. Dès que vous avez franchi le seuil du ghetto, vous n'êtes plus en Pologne... J'allais dire : vous n'êtes plus en Europe. J'ai erré avec un fonctionnaire de la voïévodie dans « la rue des Juifs » où le marché s'étale en plein air. Le marché ? Un marché où l'on ne vend ni fruits, ni légumes, mais de vieilles ferrailles, de vieilles assiettes, des objets bizarres que l'acheteur et le vendeur tiennent tous les deux à la main en concluant le marché. Une foire à la ferraille, dépeñaillée, nauséabonde, invraisemblable.

Plus loin, nous avons suivi « la rue où l'on vend de la viande ». Les quartiers de viande s'étaient tout saignants sur de vieux billots noirs, sur des tables sales où pullulent les mouches. Les femmes

prennent cette viande dans leurs mains douteuses et la soupèsent, l'examinent et souvent la remettent sur le tas, pour aller à d'autres boucheries... Après la rue de la viande, la rue du charbon, pas plus sale ; la rue de la ferraille, la rue des synagogues.

Deux grandes synagogues sont fermées par d'énormes portes de fer ; dans une cour douze petites synagogues se remplissent le soir de prières. Les femmes en garnissent les hautes galeries, pendant que les hommes occupent le bas.

On se croirait dans quelque ruelle orientale, au Caire ou à Jérusalem, une ruelle étroite et haute, traversée d'arcades closes par où l'on passe d'une maison à l'autre. Enchevêtrement bizarre de maisons, de placettes, de rues. Des cours sont entourées de grilles de fer. Il faut les faire ouvrir pour passer. Aux grilles deux cadrans de pendules sont accrochés, qui marquent l'un l'heure à laquelle on doit fermer les magasins, 6 heures 1/2, l'autre

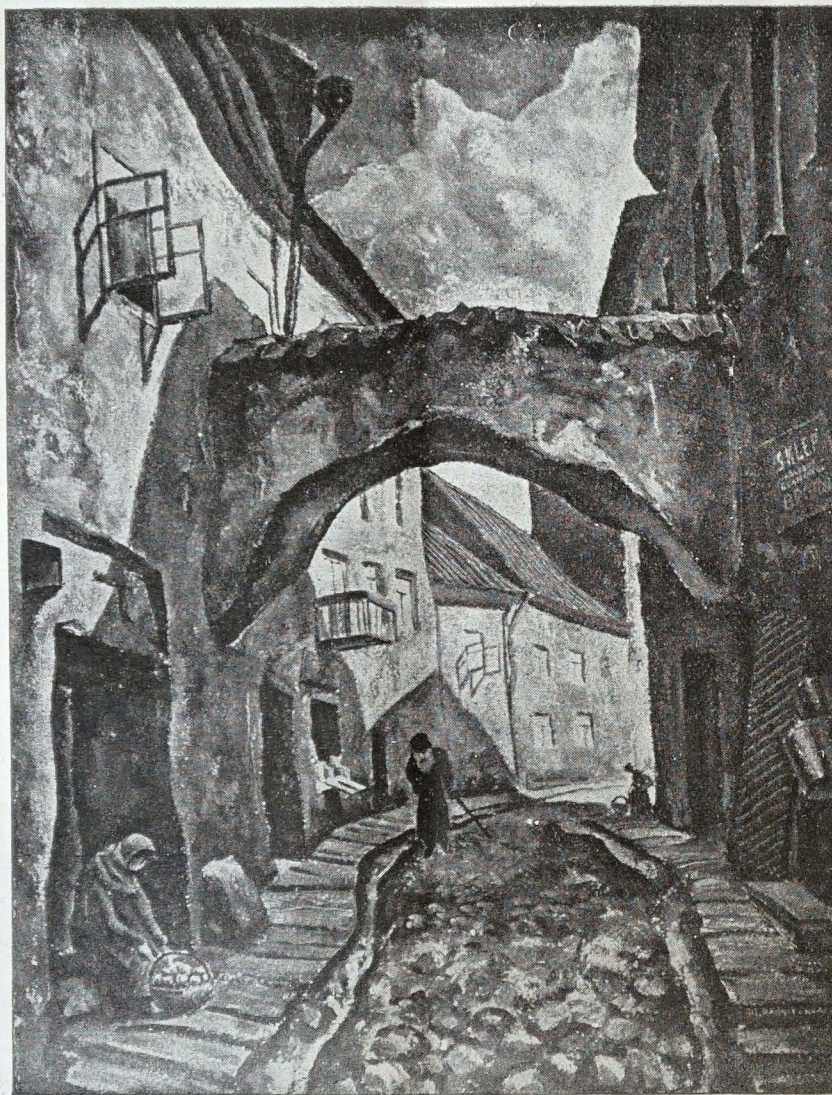
l'heure à laquelle on doit allumer les cierges, 6 heures 3/4. Un rabbin à lévite crasseuse veut bien me dire qu'à 8 heures 1/2 il faut venir prier à la synagogue.

D'ailleurs, ce rabbin est dans les meilleurs termes avec le fonctionnaire qui m'accompagne et puis, pourquoi ne pas le dire ? depuis la persécution hitlérienne, les Juifs montrent pour les Français une amitié nouvelle et sans doute intéressée. Je dois à cette amitié de visiter les bains des fem-

mes juives et d'entendre quelques explications qui ne manquent pas de saveur.

Salles d'attente aux banquettes humides, salles de chauffe, piscines. Tous les mois la femme juive doit venir prendre son bain rituel, mais il est bien entendu qu'elle se lave chez elle auparavant, car l'eau des piscines n'est pas souvent renouvelée. Elle doit trois fois disparaître complètement sous l'eau et pendant le bain réciter ses prières.

Si la femme, en sortant du bain, se souvient



UNE RUELLE A WILNO

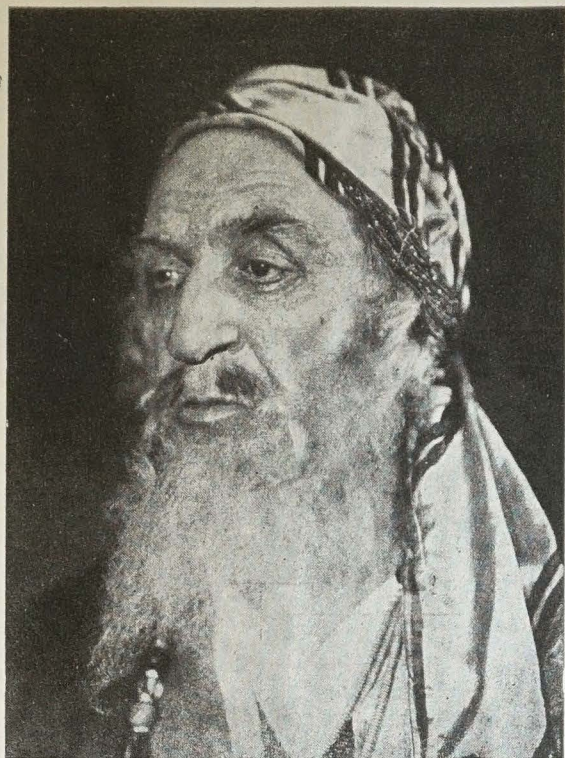
qu'elle a oublié de se laver quelque endroit du corps, fût-ce un ongle, elle se rend chez le rabbin et recommence ses ablutions.

Chose plus grave encore : elle ne doit pas voir d'animal en sortant de l'établissement ; et c'est pourquoi elle ferme les yeux en rentrant chez elle. Si elle voit quelque animal sur son passage, elle retourne au bain.

Quand elle a eu un enfant, la femme interrompt ses ablutions ; deux mois pour une fille, trois mois pour un garçon.

Une vieille matrone à perruque me fit tout visiter, me fit admirer la transparence de l'eau, la haute température des salles, l'ingéniosité des chaufferies très rudimentaires à la vérité. Dehors une foule s'était amassée qu'intriguait ma visite. Des enfants nus venaient se frotter à moi, et me regarder de leurs yeux clignotants. Des vieux, moins curieux, leurs grandes barbes immobiles, restaient sur le seuil de leurs maisons en distillant des paroles lentes.

Leurs maisons ! Des cabanes de briques et de



planches, avec des escaliers de bois, des toits de tôle ou de tuiles cassées, des portes délabrées. Une Palestine de miséreux, sans histoire, sans goût, sans vie.

Et pourtant cela vit. Le gouvernement, quoi qu'on en ait dit, a des complaisances pour ce peuple de trois millions d'individus, un dixième de la population polonaise. Seuls, les Juifs ont des écoles confessionnelles et les chrétiens n'hésitent pas à venir acheter au ghetto, quand le ghetto ne se transporte pas avec sa marchandise à domicile.

Que leur importe l'étoile lumineuse de Noël, l'immense étoile de papier transparent que les enfants, la nuit de Noël, portent de logis en logis ? Elle ne leur apporte aucun tourment, si elle ne leur fait pas un signe de joie.

Mais si nombreux qu'ils fussent dans les ruelles obscures, ce n'est pas à Wilno que j'ai trouvé la plus grande ni la plus émouvante assemblée de Juifs.

C'est à Zaleszczyki qu'un soir, en remontant du large Dniester, je la découvris. L'endroit est des plus beaux qui se puissent voir. Dans la vallée encaissée aux berges de sable fin, le Dniester jaune enveloppe la petite ville de ses immenses méandres. De l'autre côté s'arrondissent les collines verdoyantes de Roumanie. Dans le ciel, au-dessus de la vallée, un invraisemblable pont de chemin de fer que garde, baïonnette au canon, un soldat à shapka, semble tenir en équilibre sur de hauts pilônes de pierre.

Toute la colline appartient aux Juifs, mais aux

Juifs morts. Ceux-là sont enfin arrivés qui ne partiront plus. Une armée de stèles rectangulaires, plantées tout de travers, serrées les unes contre les autres, hérissent la colline. Des ronces, des broussailles montent à l'assaut des stèles numérotées de grands chiffres rouges. Des roses sont creusées dans la pierre, des chandeliers à cinq branches sont peints ou gravés et un dur soleil chauffe implacablement ces tombes innombrables. Depuis des siècles les Juifs apportent là leurs morts. Peuvent-ils désirer un plus haut promontoire ? Seul, le Carmel de Palestine, que je vis disparaître dans la brume, pourrait rivaliser avec cet endroit tout près du ciel.

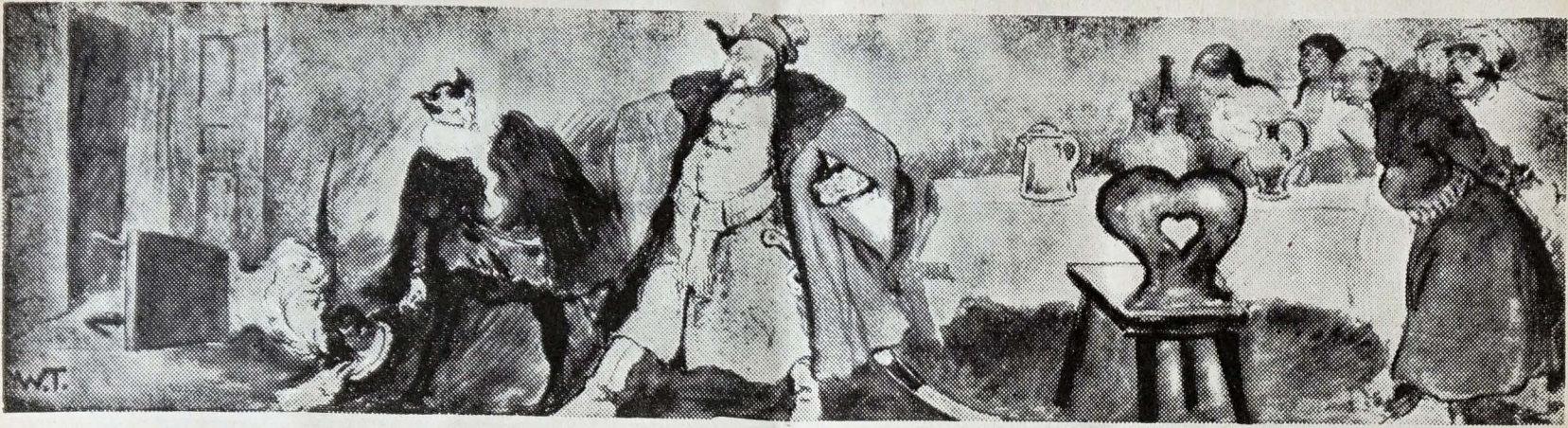
Le cimetière suit les caprices de la colline ; tantôt il descend avec elle vers le fleuve, tantôt il gravit avec elle au-dessus de tous les vivants, et c'est comme une ville silencieuse qui a fixé là son destin.

Que vient-on nous parler après cela de la vallée de Josaphat ? Ce n'est pas un endroit pour avoir de beaux songes et les fils d'Israël seront mieux ici pour entretenir leurs rêves démesurés. Josaphat ? Une vallée en ruines. Mais ici, toute l'immense vitalité du peuple Juif éclate sur cette colline où tant de stèles l'une à côté de l'autre, bizarrement étiquetées, numérotées, attendent le jugement. Au carrefour de deux mondes, à la frontière de l'orient et de l'occident, le peuple Juif qui ne sut pas se fixer dans une patrie crut celle-ci provisoire. Il n'y a de durable que la tombe.

Du moins ont-ils su planter solidement, dans ce sol qui leur fut étranger, des tombes qui le leur ont conquis. Depuis des siècles les Juifs de Zaleszczyki sont arrivés. La seule terre qui leur soit promise, c'est le sable de ce prodigieux cimetière.

ABEL MOREAU.





FRESQUES DE LA SALLE TETMAJER AU RESTAURANT HAWELKA : TWARDOWSKI ET LE DIABLE

Souvenirs de Włodzimierz Tetmajer



En 1923, le Primat A. S. Sapieha créa un « Comité Artistique pour la Restauration de la Cathédrale du Wawel », comité composé de représentants du gouvernement et de la ville de Cracovie, d'experts, d'artistes et de membres de cercles littéraires et de diverses sociétés. Grâce à l'action énergique de ce comité, on commença presque aussitôt les travaux nécessaires à la restauration de ce magnifique spécimen de l'architecture polonaise, et on les continue actuellement dans la mesure où le permettent les ressources du Comité, de telle sorte que l'on peut dès aujourd'hui être assuré que la cathédrale sera sauvée de la ruine.

Dès les premières séances du Comité, on décida de s'adresser aux autorités et à la population polonaise, afin d'obtenir des dons, et d'écrire un guide de la cathédrale qui permettrait aux visiteurs d'en connaître les trésors. Włodzimierz Tetmajer lança alors un appel chaleureux, qui fut entendu de toutes les villes polonaises, et spécialement de la Silésie, d'où les dons affluèrent. Le Guide fut écrit par Tetmajer et l'abbé Thadée Pomian Kruszynski. Dans la préface, Tetmajer, grand patriote, fils d'un uhlan de 1831, descendant de la vieille noblesse, et en même temps, par sa mère, de la solide race paysanne de Bronowice, près de Cracovie, peintre célèbre et aussi grand écrivain, montre que l'histoire de la cathédrale et du château de Wawel est inséparable de l'histoire de Pologne. Rien d'étonnant, donc, à ce que, quand on lui proposa de repeindre la chapelle de la Reine Sophie, dans la cathédrale restaurée au temps du cardinal Puzyna, il ait accepté avec joie cette proposition, et qu'il se soit consacré à cette œuvre avec tout son talent et toute son ardeur (1).

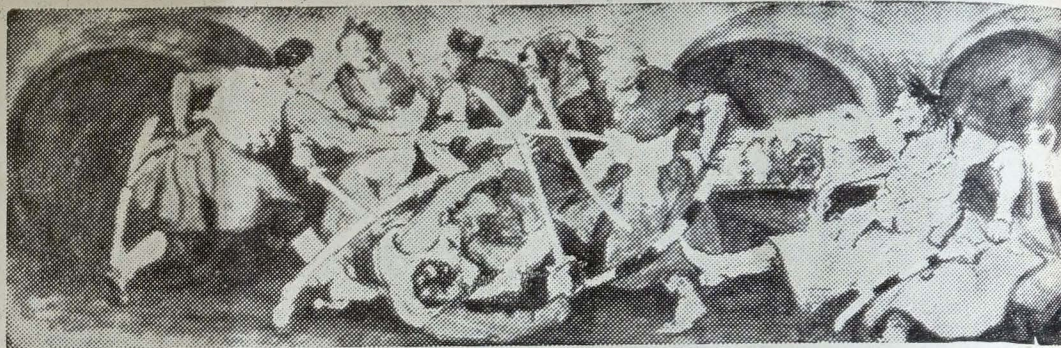
(1) La photographie de la voûte de cette chapelle a paru dans le numéro de février de notre Revue.

Tetmajer avait demandé à être payé, pour ce travail « par tête », c'est-à-dire suivant le nombre de personnages qu'il peindrait sur les murailles. Mais, emporté par son sujet, il ajouta un grand nombre de personnages historiques auxquels il n'avait pas songé d'abord, et pour lesquels, naturellement, il ne demanda aucune rémunération. Car enfin, peignant les Jagellons, comment ne pas peindre les autres rois enterrés au Wawel, qui ont pris à l'ennemi les étendards suspendus aux voûtes de l'église ! Comment ne pas peindre, par exemple, Kosciuszko et Mickiewicz ! Tetmajer peignit aussi les vitraux de la chapelle, de telle sorte que tout l'intérieur présente une grande unité artistique.

Vitraux et fresques sont d'une chaude couleur jaune et rouge ; par les jours d'été, la chapelle de la reine Sophie, située à l'ouest de la cathédrale, reçoit les rayons du soleil couchant qui avive encore les couleurs éclatantes des vitraux ; et pendant les jours gris et pluvieux d'automne et d'hiver, la lumière filtrant à travers les verreries de couleurs paraît celle d'un brillant soleil qui éclaire toute la chapelle, et les fresques semblent resplendir d'une lumière dorée.

Tetmajer était non seulement un grand peintre, mais aussi un grand dessinateur, et en outre connaissait à merveille l'histoire des personnages qu'il allait peindre sur les murs de la chapelle.

Cette chapelle fut édifée sur les ordres de la reine Sophie, quatrième femme de Jagellon, qui mourut en 1461. C'est la chapelle de la Sainte Trinité, mais on lui a donné le nom de la reine, dont les restes reposent sous une pierre. La reine avait confié la peinture de cette chapelle à des peintres ruthènes, qui utilisèrent comme thèmes d'inspiration ceux de l'église grecque. Ces fresques ruthè-



nes furent détruites au XIX^e siècle, quand on construisit dans cette chapelle un escalier qui conduisait au chœur.

Au temps du cardinal Puzina, on restaura la chapelle, et on y établit une voûte gothique. C'est alors que Tetmajer fut chargé de sa décoration, qu'il fit « en suivant les principes de la vieille polychromie, et en s'inspirant, non du style ruthène, mais des motifs ornementaux populaires de Cracovie et des anciens modèles polonais ». C'est en ces mots qu'il décrit lui-même modestement son œuvre dans le « Guide de la Cathédrale ». En réalité, cette ornementation est remarquable. Sur les sujets de ses peintures, le Maître est muet. Or, justement, ces sujets sont extraordinairement riches et intéressants, et méritent d'être spécialement étudiés.

La reine Sophie est enterrée près de la muraille nord, et là, le peintre l'a représentée dans son cercueil, sous la protection de la Vierge, des anges, de l'aigle blanc. Au-dessus de l'autel situé du côté sud, Tetmajer a représenté la Sainte Trinité, et au-dessous Sainte Sophie, patronne de la reine, avec ses trois filles, Foi, Espérance, Charité. Sur la voûte est peint le ciel. Au centre trône Dieu le Père, entouré de deux anges armés, et plus loin ceux que le peintre s' imagine être au ciel, à côté des saints polonais : rois qui ont bien servi leur pays, héros, chefs militaires, savants, artistes, etc., parmi lesquels Kopernik, Matejko, Skarga, Dlugosz, Jean Kochanowski, etc. Dans les angles des murailles est et ouest sont quatre images miraculeuses de la Vierge : celle de Czestochowa, de l'Ostrobrama, du Calvaire et la Piaskowa, entourées de fleurs et d'anges. En bas de la muraille ouest,

du côté gauche, sont représentées les fiançailles de Sophie avec Jaguillon, et à droite, nous voyons la reine déjà veuve entourée de ses fils, Ladislas le Warnénien, tenant un énorme sabre, et Kasimir Jagiellonczyk avec un sceptre.

La représentation des personnages est parfaitement harmonisée avec l'architecture de la chapelle, et l'ornementation est vive, riche et colorée.

De même que Matejko, peignant l'église de Notre-Dame à Cracovie, n'imita pas servilement les motifs gothiques, comme le faisaient les peintres étrangers, mais sut donner à ces motifs le cachet original de son extraordinaire génie et créer des modèles adaptés à l'architecture et au cadre du Moyen-Age, qu'il s'agisse de vitraux, ou du tryptique de Witt Stwosz, par exemple, son élève, Tetmajer, n'imita pas son maître, dans la décoration de la chapelle de la reine Sophie, mais il sut créer des œuvres dignes du sanctuaire de cette Acropole sacrée, la cathédrale du Wawel !

Tetmajer étudia le problème de la peinture de plein air en France. Elève de Matejko, il a dans ses œuvres une puissance majestueuse et une grande force d'expression, mais il ne se perd pas dans le détail, et, comme les peintres modernes, cherche plutôt la « synthèse ». De là vient la valeur décorative de ses œuvres, qui sont faites pour être vues d'une certaine distance.

L'artiste rêvait de peindre les chambres du château du Wawel. Il mourut malheureusement avant d'avoir pu réaliser ce rêve. Mais il a laissé une œuvre qui montre qu'il l'aurait magnifiquement accompli : c'est la décoration de la « Salle Tetmajer », dans la Maison Antoine Hawelka, sur la place du Marché de Cracovie. Cette salle, au pre-





mier étage, est destinée à des réceptions particulières. Le Maître a su admirablement s'adapter au caractère de la pièce. Le plafond en caissons a été peint par lui de couleur crème et orné de motifs faciles, afin d'alléger ce qu'il a d'un peu lourd ; tandis que les murs sont bleu sombre, avec des fleurs simples, dont le motif se répète souvent. Sous le plafond court une frise aux motifs séparés par des figures géométriques aux dessins semblables soit à ceux des ceintures, soit à des papiers découpés.

Le sujet de ces peintures est toujours les festins de l'ancienne Pologne. Nous voyons d'abord une salle à manger de la fin du Moyen-Age, avec des inscriptions latines, au milieu de laquelle festoient des bourgeois et des nobles. Les peintures suivantes représentent la vieille hospitalité polonaise ; au milieu des convives, qui ne sont autres que ceux qui collaborent à la bonne organisation et à la décoration de la Maison, l'Hôte, l'actuel propriétaire de la maison Havelka, reçoit ses invités.

Ensuite viennent les images illustrant l'œuvre de Mickiewicz « Madame Twardowska » et les chansons à boire de ce roman, où les personnages habillés à la vieille manière polonaise se mêlent aux fracs qui commençaient déjà à être à la mode au temps de Stanislas. Toute cette frise est pleine de cette couleur, de ce mouvement, de cette gaieté, peut-être un peu grosse, de la vieille Pologne. Comme elle est bien représentée, cette noblesse en « Kontusz » (vieil habit polonais) qui ne songe qu'à se battre à l'épée ou bien chante la chanson :

« Jetons les petits verres sous la table et buvons, à grands verres !

Et chantons, chantons toujours ! »

L'artiste lui-même, d'ailleurs, ne dédaignait pas le vin, et buvait gaiement avec ses amis à l'occasion.

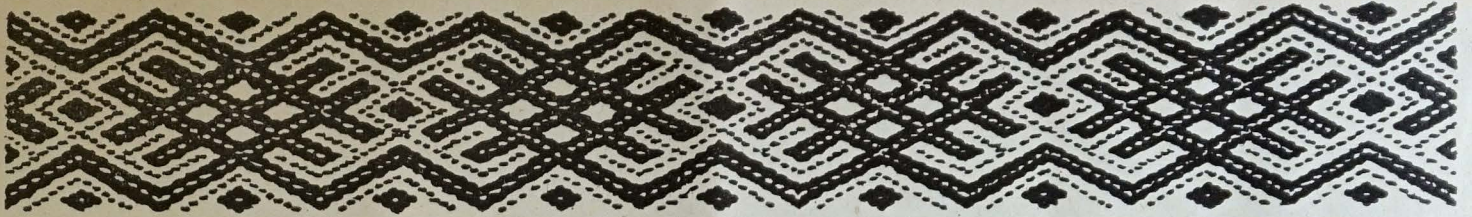
Quand le diable surgit du verre de Monsieur Twardowski, toute la société est frappée de terreur. Les serviteurs s'enfuient en désordre, brisant verres et vaisselle ; mais le diable, à son tour, tombe épouvanté à la vue de Madame Twardowska !

Au sujet de son Maître Matejko, Tetmajer raconte une curieuse histoire. Tetmajer étant officier de réserve autrichien, faisait son service sur le Wawel, lorsque Matejko vint inspecter les vieilles pièces du château. Il fut frappé par l'épaisseur des murs de l'une d'elles. Il se persuada qu'il voyait « à travers les siècles et à travers les murailles » et demanda aux autorités autrichiennes, par l'intermédiaire de Tetmajer, qu'on examinât la muraille. Effectivement, on y trouva une belle cheminée renaissance.

La présente étude a eu pour but de montrer un artiste, grand patriote, avec toutes ses qualités, mais aussi avec ses aimables défauts bien polonais, et surtout de faire connaître l'originalité de celui, pour lequel le Wawel était « non seulement le plus grand sanctuaire national », mais aussi une sorte de puissante et symbolique Acropole, à propos de laquelle il écrivait ces mots : « C'est une chose caractéristique et étrange, que Dieu ait voulu que l'état de la colline du Wawel ait toujours été au cours de l'histoire le reflet fidèle de l'état de la nation ».

TADEUSZ POMIAN PRUSZYNSKI.





LES FRANÇAIS



Les récents et pénibles malentendus qui se sont élevés dans le domaine politique entre la France et la Pologne ont prouvé que Français et Polonais, qui sympathisent si profondément, se connaissent encore bien peu.

On ne saurait fonder une amitié sérieuse et durable sur des illusions. Apprenons à nous connaître nous-mêmes, et à connaître nos amis.

Comment les Polonais nous voient-ils ? L'éminent critique littéraire Jean Lorentowicz, qui a longtemps habité Paris, va nous le dire, dans une étude qui est non seulement à lire, mais à méditer.

Est-il vrai que les Polonais aient avec les Français de telles « affinités » qu'ils puissent se parer de l'étiquette de « Français du Nord » ?

Remarquons d'abord qu'entre la mentalité française et la mentalité polonaise, existe une différence essentielle dans la façon de comprendre la vie, qu'il s'agisse de questions sociales, sentimentales ou philosophiques.

Qu'est-ce qui a élevé les Français au-dessus des autres nations ? D'où vient qu'ils ont joué dans l'histoire humaine un si important, un si magnifique rôle ? Cela ne vient pas seulement du génie de la race ; car ce génie ne manque pas et n'a jamais manqué aux Polonais. C'est plutôt que le Français possède à un degré très marqué la mentalité sociale. « Le Français isolé, dit Fouillée, n'a, ni la force de volonté de l'Anglais, ni la patience obstinée de l'Allemand ; il ne retrouve ses qualités que quand il se sent lié avec la communauté ; quand il peut, dirais-je, *penser en commun*. » Le Français, dans les relations privées, est rarement intéressant ; il parle par lieux communs, et répète sans les comprendre des citations qu'il a cueillies dans des phrases au hasard. Combien de fois ai-je entendu des Français s'émerveiller naïvement devant l'esprit des Polonais, qui savent tant de choses, possèdent un si grand nombre de langues, ont tant vu et comprennent la vie d'une façon si large !

Essayons cependant une expérience : réunissons ensemble trois Polonais « intéressants » ; immédiatement, comme par l'effet d'une force cen-

trifuge, ils ont tendance à se séparer pour aller chacun de son côté, en suivant son génie propre qui le conduira dans une direction opposée à celle qu'ont prise les deux autres. Si au contraire nous réunissons trois Français tout à fait ordinaires, il émanera de la combinaison de ces éléments disparates une force créatrice inattendue. A cette force de création sont dues non seulement les plus précieuses acquisitions de la culture et de la civilisation françaises, mais encore la Grande Révolution, qui a pu lutter contre l'Europe coalisée, les victoires de Napoléon, les trois républiques françaises, et enfin la Marne et Verdun. Cette force a fait que les Français se sont immensément enrichis, au point qu'on a pu dire qu'ils songent à louer des légions comme la Rome antique, qu'ils se sont battus avec héroïsme pendant les quatre ans de la Grande Guerre, et qu'ils ont sacrifié à la Patrie un million et demi et leurs plus valeureux fils. C'est le manque de cette force, au cours de son histoire, qui a perdu la Pologne, et qui a fait qu'après cent cinquante ans d'esclavage, à la première Diète de la Pologne libre, il y avait trente cinq partis, qui tous prétendaient à gouverner la Pologne, et se sont disputés le malheureux pays jusqu'au jour où retentit la parole menaçante : « Il y a trop d'iniquités ! »

La mentalité sociale s'unit étroitement avec la composition psycho-physique de la race. Les Français eux-mêmes se suggestionnent parfois et s'imaginent que nous avons beaucoup de traits de caractères communs avec eux. Avant le voyage du ministre Barthou en Pologne, le « Temps » écrivait que le tempérament polonais est frère du tempérament français. C'est une grave erreur. Le Français, sanguin et nerveux, est un terrain admirablement préparé pour subir toutes les influences du milieu social dans lequel il se trouve : il est sensible (pas très profondément) vif, a le goût du mouvement, est expansif, comprend facilement les dispositions des autres, aime le changement. Il réagit rapidement et superficiellement aux impressions extérieures. Jules César avait déjà remarqué que « *gallorum subita ac repentina consilia* » (le jugement rapide des Gaulois).

De l'expansion des Français découle leur besoin de rire, qui est pour eux la forme habituelle du rapprochement social. Là encore, la mentalité sociale joue le grand rôle. « Le sourire français, remarque Fouillée, s'attaque à tout ce qui est personnel, très original, excentrique, à ce qui s'évade de la règle et des conventions sociales, ou même de la mode du moment. » Le Français aime à rire, même aux dépens de lui-même, si par là il éveille de la sympathie chez les autres. Les Polonais de l'ancienne Pologne riaient eux aussi. Mais c'était un rire grossier de gens en ripailles, qui éclatait dans les châteaux et dans les diétines. Pendant les années d'esclavage, nous avons dépassé ce rire, et aujourd'hui encore, nous ne l'avons pas retrouvé.

Dans cette atmosphère éminemment sociale est né non seulement le rire, mais aussi l'esprit français. Les Français eux-mêmes le définissent comme « la manifestation brusque de nouveaux rapports inattendus entre deux vérités qui, par ce rapprochement d'un instant, causent le plaisir d'une surprise désintéressée. » L'esprit français est avant tout un jeu en commun. De cet instinct social découlent aussi la politesse proverbiale française (du reste bien diminuée sous le régime démocratique de la Troisième République) ; la « conversation » des salons français ; la liberté et la facilité de mouvements, aussi bien des mouvements du corps que de ceux de la pensée, c'est-à-dire, en un mot, la grâce ; le goût français dans l'habillement, l'ameublement, l'art, qui exclut toutes les excentricités et même les formes individuelles trop marquées ; enfin, la mode, que les Français ont su imposer au monde entier.

Dans l'instinct social élevé à son plus haut point, et notamment dans l'imitation, ont leur source deux vertus bien françaises : le goût du travail et l'économie.

Sur la faculté de travail des Français, nous avons des notions assez vagues, toujours prêts que nous sommes à identifier la France avec Paris, au sujet duquel nous nous imaginons que la vie y est une fête perpétuelle ; tandis que cette fête est organisée, justement, pour les quelques huit cent mille étrangers qui résident temporairement ou fixement dans la « capitale du monde ». Cependant, à côté des innombrables lieux de plaisir pour ces étrangers, dans tous les quartiers de Paris s'accomplit un travail acharné, incessant, digne de toute notre admiration, qui est la justification et la garantie de la richesse et de la puissance de la France. Cet instinct du travail va de pair avec l'amour de l'économie que les Français possèdent au suprême degré. Ils économisent tous, même les plus pauvres. Une petite fille de six ans, fille de concierge, économise les sous qu'elle reçoit et les met dans une tirelire. L'idéal du Français, c'est d'avoir, vers sa quarantième année, une rente modeste mais qui lui permette de vivre sans souci. La guerre européenne a ruiné les anciens rentiers, mais il s'en crée de nouveaux grâce au travail intensif de ceux qui sont venus après eux.

**

Le Français est, par nature, rationaliste. Ses sympathies et ses antipathies sont dirigées par la logique et le « bon sens ». Dans le raisonnement, il aime la déduction, et aussi l'abstraction. Hypolite Taine définit ainsi la mentalité française : « la classification des idées en couches égales, graduées, à la façon des naturalistes ». Ribot distingue dans l'imagination française « la clarté dans la simplicité ». En général, les Français ne se rendent guère compte de la pauvreté de cette imagination. Fouillée était bien près de la vérité quand il définissait ainsi cette imagination : « Le Français, en général, ne possède pas une grande imagination. Sa vision intérieure n'a pas la force d'hallucination ou la débordante fantaisie du génie germain ou anglo-saxon : c'est plutôt une vision intellectuelle et lointaine qu'une reproduction sensible, qu'un rapprochement et une possession directe des choses en elles-mêmes. Destinée à la déduction et à la construction, notre intelligence excelle, moins dans la représentation des choses réelles que dans la découverte des rapports entre les choses possibles ou indispensables. Autrement dit, c'est une imagination logique et combinatrice, qui se complait dans ce qu'on a appelé le dessin abstrait de la vie. Chateaubriand, Hugo, Flaubert, Zola, sont des exceptions chez nous. Nous sommes plus compréhensifs qu'adonnés aux rêves ».

Avec une telle imagination, les Français eux-mêmes ont compris qu'une grande partie de leur littérature est un genre d'éloquence destinée à des gens très différents les uns des autres. Ils ont charmé le monde entier par leurs romans et leurs nouvelles dans lesquels ils ont montré trois qualités fondamentales de leur race : l'esprit, la grâce et le goût ; ils en ont imposé avec les grandes traditions de leur art plastique ; mais sur la poésie, ils se sont fait une conception assez particulière : pendant plusieurs siècles, jusqu'à l'époque du « vers libre », ils n'ont rien vu en dehors de leur alexandrin classique, et ils n'ont pas toujours su distinguer la rhétorique de la poésie, même dans leurs plus belles œuvres. C'est pour cette raison que Heine, qui aimait tant la France, écrivait : « J'aurais pu mourir pour la France ; mais faire des vers français, jamais ! » La petite poignée de poètes sincères, comme Villon, Musset, Beaudelaire, Verlaine et quelques autres, constitue seulement une exception qui confirme la règle.

Dans cette direction, nous avons sur les Français un avantage du reste peu rassurant pour nous. Pendant l'esclavage de la patrie, non seulement nous avons reçu une éducation poétique, mais encore le sort nous a doté d'une splendide poésie que les Français ne comprendront jamais, car ils ne comprennent pas le grand lyrisme et la poésie individuelle.

Par contre, au théâtre, institution presque sociale, le Français se sent dans son élément. Dans la tragédie et le drame, il se trouve moins à l'aise, car le drame intérieur de l'homme l'intéresse peu. Le classicisme de Racine, appuyé sur la tragédie grecque, lui en impose, moins par la psychologie

des personnages que par sa forme magnifique, impeccable ; et dans la grandiloquence de Victor Hugo, ce qu'il goûte surtout, c'est l'abondance de la rhétorique et la richesse des métaphores.

Mais là où le Français est le maître des maîtres, c'est dans la comédie, où le rire est l'élément par excellence social, que ce soit chez Molière, ou, trois cents ans plus tard, chez de Flers et Caillavet. Le rire, dans la comédie française, est toujours l'expression de la sympathie sociale, ou la raillerie d'un vice anti-social.

La prédominance de l'instinct social, nuisible au développement de l'individualisme, a eu ses mauvais côtés. Un de ceux-ci est d'engendrer une folle vanité. Cette vanité se retrouve presque partout en France. « Toute la société française, écrit K. Hildebrand dans son livre « La France et les Français », est en réalité une société d'admiration mutuelle. On flatte afin d'être flatté ; mais jamais lourdement et sans grâce ». Cette vanité vient, non seulement du sentiment de la grandeur du génie national, mais aussi de ce fait que les Français ont su, au cours des siècles, créer une civilisation qui se suffisait à elle-même. Grâce à l'élégance et à la précision de leur langue, ils ont pu répandre celle-ci dans le monde entier. Le Français chez lui est une sorte de Chinois, qui ne sait rien de ce qui se passe en dehors de ses frontières. Bien plus : ayant créé ce miracle de goût, ce centre de rayonnement qu'est Paris, la ville la plus centralisée du monde, le Français ne sait plus ce qui se passe autre part. Rarement il connaît une langue étrangère ; plus rarement encore il s'intéresse à ce qui se passe en pays étranger. La Pologne, comme autrefois, ne cesse pas d'être, malgré les alliances et les amitiés « une vague Pologne ». Il s'intéresse uniquement à son entourage, et l'étranger ne cessera jamais d'être pour lui « un barbare » dans la signification que les Grecs donnaient à ce mot. A son avis, les littératures et les arts étrangers ne vaudront jamais sa littérature et son art ; dans le meilleur cas, ils sont un écho ou une imitation des siens. Comme jadis, il croit aujourd'hui encore au « gesta Dei per Francos », et les diplomates français font parfois des... faux pas. Le Parisien type fait de « grands voyages » au bord de la mer ; se hasarde parfois à Lyon ou à Orléans. Si, dans un moment de folie, il se décide à se rendre dans un « pays ami », il s'étonne d'une façon touchante de trouver là des hommes qui ne marchent pas à quatre pattes. Il écrit ensuite ses « impressions », le plus souvent grotesques, où l'on discerne parmi les flatteries le souci constant du « prestige » de la culture française, accompagné d'une incroyable ignorance des choses qui touchent au pays étranger.

J'ai rencontré dans ma vie un grand nombre de ces voyageurs, et j'ai lu avec tristesse leurs récits de voyages. Il y en a qui, après un séjour de quelques jours en Pologne, ont écrit tout une étude sur « la femme polonaise ». Peu de temps avant la guerre vint à Varsovie un certain Directeur de l'Institut Agronomique français. Il avait reçu en héritage de son père des papiers touchant Hoene-

Wronski, et il était venu voir Miriam (1) dans le but de se documenter sur le célèbre philosophe auprès de ce « wronskiste » unique au monde. Miriam me demanda de l'aider à montrer Varsovie dans tous ses détails à cet étranger, au cours des quinze jours que devait durer son séjour, et de lui donner quelque idée de la Pologne et de la culture polonaise. Nous passions tous les jours de longues heures avec notre hôte, et nous étions fiers de lui découvrir peu à peu notre histoire, nos mœurs, et notre vie actuelle. La veille du départ du Français, nous le conduisimes au palais Lazienki, nous bûmes un café près de l'Amphithéâtre de Stanislas-Auguste et nous jetâmes du pain aux cygnes. Notre hôte, conquis par Varsovie, écrivit à sa famille une carte postale qu'il nous montra, et qui commençait par ces mots : « Varsovie est une ville magnifique. On y parle russe, juif et polonais... » Voilà quels furent les tristes résultats de notre propagande auprès d'un Français cultivé et plein de bonne volonté. Visiblement, son cerveau était incapable de concevoir rien d'autre que la France.

Il y a une certaine analogie entre la vanité française et notre vanité à nous, Polonais. Mais les symptômes par lesquels se manifeste ce défaut sont différents dans les deux cas. Pour nous, nous aimons à nous vanter et à faire étalage de notre soi-disant valeur, mais en même temps nous n'avons qu'une confiance très limitée dans nos propres louanges. Nous soulignons avec fierté ce que dit de nous le plus insignifiant journaliste étranger ; nous sommes particulièrement avides des louanges des Français, qui sont faites en général « avec grâce et élégance ».

*
**

La vertu d'économie française a aussi ses mauvais côtés : sécheresse, tristesse de la vie, et même souvent avarice. En général, le Français n'éprouve pas le besoin du confort ; il accepte seulement ce qui est le nécessaire et rejette ce qui lui paraît superflu. Le Parisien moyen niche dans un petit appartement, étroit, mal éclairé, banalement meublé, et privé de salle de bains. La joie quotidienne, pour lui, c'est le déjeuner et le dîner. A part ces moments de détente, il est plongé dans le travail et... les économies. Paris lui-même, à côté d'un luxe parfois incroyable, présente beaucoup d'inconvénients. La reine de Paris continue d'être « Madame la Concierge » qui administre la maison, surveille la vertu des locataires, fournit sur eux des certificats de bonne vie et mœurs et de « solvabilité », épie leurs moindres gestes et sait tout sur eux, même les choses qui n'existent pas. La « capitale du monde » ne possède d'éclairage électrique que dans les voies principales ; les rues secondaires sombrent dans la faible lumière du gaz, car la ville doit « économiser » ou attendre... la révolution, qui exigera l'électricité pour toutes les rues. La routine, la célèbre routine française aboutit à

(1) Il s'agit ici de l'écrivain polonais bien connu Przesmycki (note du traducteur).

une sorte de standardisation de tous les phénomènes de la vie journalière : nourriture, habillement, meubles, magasins, habitudes, distractions, folies même ! En province, nous trouvons encore une certaine variété dans la façon de vivre ; mais ici, la routine est tout, et l'économie confine parfois à une avarice des plus sordides.

J'appris plus tard que l'unique objet de la vie de ces gens riches est l'argent. Quand ils se marient, il n'est pas question d'amour ; on unit deux fortunes, de préférence à peu près égales. Il y a deux types de mariages : « régime commun » et « régime séparé ». Sous le « régime séparé », la femme dispose de ses propres pommes de terre, de son propre pain, de son propre argent, et l'homme des siens et tous deux, âprement, mettent de côté...

..

Le génie de la race, travail et économie, a fait des Français le peuple le plus riche d'Europe. La France s'est rapidement relevée de ses ruines et a retrouvé sa puissance financière d'autrefois. Mais à l'intérieur de l'organisme national se faisait un travail souterrain que nul ne soupçonna pendant longtemps. L'affaire Stawisky et la « Journée du 6 février » ont été des avertissements menaçants. Florian Delhobre, entr'autres, donne une analyse saisissante de ces événements. Il tâche d'expliquer le rôle qu'ont joué, sous la Troisième République, les grands chefs de l'économie nationale du pays, qu'il s'agisse de l'agriculture, de

l'industrie, du commerce ou des finances. Ils ont créé de puissants centres de richesse : mines, grosse industrie, métallurgie, moulins, banques, assurances. Ils ont formé un Etat dans l'Etat. Mais lentement, une sourde lutte s'est développée contre eux. Tout d'abord, ennemis de la République, ils s'étaient liés avec les conservateurs. Cependant, avec le temps, quand le gouvernement républicain, appuyé par les masses, prit la prépondérance, ils se rendirent compte que leur intérêt était d'aller à ceux qui détenaient le pouvoir. Féodaux du capitalisme, ils comprirent qu'il était plus commode pour eux de jouir de droits protecteurs et de monopoles que d'affronter les difficultés de la concurrence ; les républicains, de leur côté, songèrent qu'il était plus facile de pactiser avec de puissants opposants, que de mener contre eux une lutte incertaine. La réconciliation eut lieu aux frais des rentiers et des classes moyennes. Et le Parlement devint peu à peu entr'eux un instrument d'entente qui se changea en un foyer de corruption. Les Féodaux de la grande industrie subventionnèrent une presse vénale, et les chefs de l'opposition parlementaire leur offrirent leurs services. Quand éclata la guerre et la crise, ce procès était en pleine évolution. La République était au bord du gouffre.

Mais le 6 février, c'est le cri « à bas les voleurs » ! qui a vaincu. Une fois de plus a triomphé l'instinct d'une grande nation, qui a vu bien d'autres orages.

Jean LORENTOWICZ.

La Gaîté Polonaise

A la Radio



L'humoriste bien connu Léon Wyrwicz vient de composer un monologue qui décrit d'une manière bien spirituelle une audition radiophonique, illustrant un fragment de cérémonie organisée en l'honneur de la fête d'un personnage connu. (En l'espèce, le Maréchal Pilsudski).

Mes chers auditeurs !

Vous entendez, c'est le silence... Tout le monde s'est réuni et attend... c'est le silence. Dans un instant vont défiler les sociétés et les délégations... c'est le silence ; les arbres, seuls, bruissent dans le parc. Il n'y a pas de vent. Dans un instant, tous vont se réunir. Monsieur le Directeur X. va parler... Pour le moment, c'est le silence...

Ils commencent à défiler... La forêt des étendards, sur le fond vert, fait un effet vraiment magique... Les arbres encore dépouillés sont éclairés par les réflecteurs... Tous regardent les fenêtres derrière lesquelles *Il* se cache... certainement, *il* est là et *il* contemple la foule... Et nous aussi, tous, nous regardons... c'est le silence... les orchestres ne jouent pas... le silence...

Cet orchestre, que vous entendez, c'est celui de la « Préparation au Service des Chemins de fer ». Il joue remarquablement... Le Comité est en retard... Il devrait être déjà là... Toujours plus d'étendards... Quel dommage que vous ne puissiez pas les voir ! Cette forêt d'étendards bariolés à la lumière des réflecteurs...

Le silence... Tous sont pénétrés de l'importance du moment, et justement ce retard... M. le Directeur devrait commencer son discours... Mais ce Comité qui est en retard... Tout le monde s'impatiente. Mais tous sont pénétrés...

Voilà maintenant les enfants des écoles maternelles. Ils regardent la fenêtre ; et nous aussi, nous regardons avec émotion. Ah ! mes chers auditeurs, nous sommes pénétrés... C'est dommage qu'on ne puisse pas transmettre cette émotion par le microphone... Le Comité est malheureusement en retard... La foule augmente, tous regardent les fenêtres ; ah ! mes chers auditeurs, nous sommes pénétrés, nous sommes profondément pénétrés...

Les arbres bruissent... la forêt des étendards s'incline... C'est le silence, et à la lumière des réflecteurs, tout cela paraît un conte de fées. C'est dommage que vous ne puissiez pas voir tout cela ; mais il n'y a pas moyen par le microphone...

De nouvelles délégations arrivent... L'énervement grandit... nous sommes extraordinairement pénétrés... Quelles impressions ! Tous regardent vers la fenêtre, derrière laquelle, sûrement... naturellement, vous ne pouvez pas voir cela au microphone... Et ce Comité qui est en retard... M. le Directeur devait commencer son discours ; mais le retard de ce Comité...

Le petit palais est délicieux à la lumière des réflecteurs, sur le fond des arbres rêveurs, qui ont vu tant de choses et se souviennent... Mais je vous raconte tout ça, et vous ne pouvez pas le voir... Le Comité n'est pas encore arrivé... les délégations arrivent toujours plus nombreuses avec leurs étendards, et attendent dans l'émotion et le silence...

L'orchestre joue « La Première Brigade », et rien ne trouble le silence solennel, dans lequel on pourrait entendre battre les cœurs... Quel dommage que vous n'entendiez pas et que vous ne voyiez pas cela, mes chers auditeurs... Qu'est-ce qui se passe derrière les rideaux fermés ? Peut-être regarde-t-Il ces foules qui attendent...

Le Comité se fait toujours attendre. Il y a longtemps que M. le Directeur aurait dû commencer son discours. Je doute que nous puissions le reproduire à la radio ; ce Comité nous retarde...

Mes chers auditeurs, comment rendre cette émotion... oh ! il me semble que je les entends... les voilà !... non ; c'est une illusion. Le Comité continue à être en retard. Il faut voir, il faut sen-

tir cette émotion extraordinaire dont nous sommes tous pénétrés... non... on ne peut pas rendre cela au micro...

Les étendards s'inclinent, les réflecteurs éclairent la scène comme dans un conte de fées... si je pouvais vous transmettre cela par microphone... mes chers auditeurs...

Nous attendons toujours, car le Comité est en retard... Presque tout le parc est déjà plein... Quelle foule... et des enfants... Ils contemplant la fenêtre... On ne voit rien... Et cependant, derrière les rideaux... Il... S'il pouvait seulement se montrer... Il regarde, Il se réjouit de ce qu'aujourd'hui, en ce jour de sa fête, de cette fête qui... mes chers auditeurs, que...

Attendez... Ça y est ! Mesdames, Mesdemoiselles, Messieurs, nous allons vous donner... Non... encore un petit moment, s'il vous plaît, car ce Comité est en retard... malgré le vent violent, tous attendent et contemplant le fronton du palais éclairé par les réflecteurs... l'effet est merveilleux... quel dommage qu'on ne puisse pas par le microphone... Je crois que nous ne pourrions pas transmettre le discours ; car ce Comité se retarde et notre temps est limité...

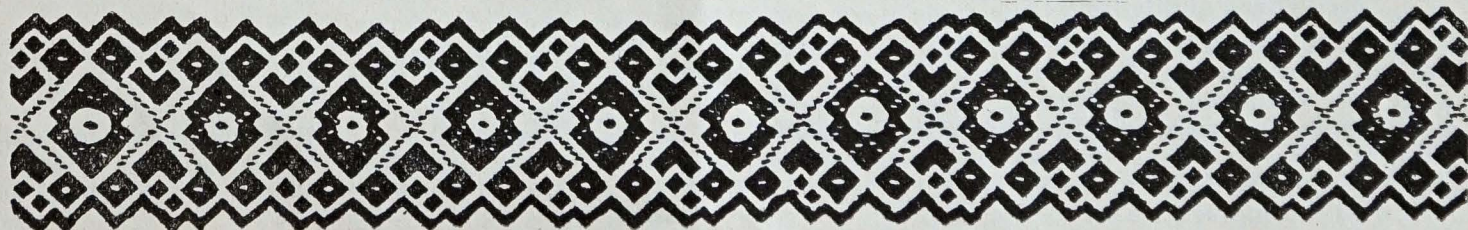
Dans cette soirée unique et inoubliable, tous, ici rassemblés, remplissent leurs yeux de ce spectacle extraordinaire et attendent patiemment... Les enfants eux-mêmes sont pénétrés et attendent patiemment. L'émotion augmente... l'instant est unique... si vous pouviez voir cela, mes chers auditeurs... mais par le microphone, n'est-ce pas, c'est impossible... M. le Directeur n'est pas encore là ; parce que, mes chers auditeurs, le Comité continue à être en retard...

Maintenant, mes chers auditeurs, regardons cette foule à la lueur des réflecteurs... cette foule qui est venue ici afin de présenter ses hommages et ses souhaits, pour le jour de sa fête, à celui... dans une émotion que, naturellement, le microphone ne peut pas rendre... Voilà M. le Directeur ! Mesdames, Mesdemoiselles, Messieurs, nous allons vous donner...

Mes chers auditeurs, nous venons d'apprendre que le Maréchal Joseph Pilsudski, dont c'est aujourd'hui la fête, est parti hier soir pour Vilno.

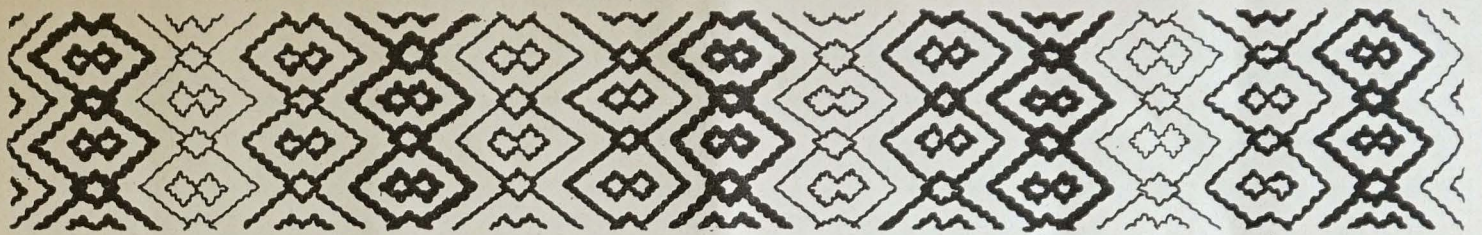
Nous allons maintenant vous donner de la musique enregistrée.

LÉON WYRWICZ.

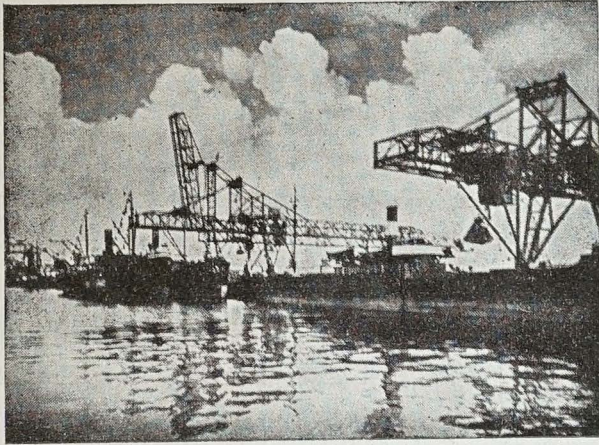




La Vierge de l'Ostrobrama
à Wilno



L'Homme de la Porte cochère



A GDYNIA

Nous attendons avec avidité les productions de la jeune littérature polonaise : outre leur valeur intrinsèque, elles sont une mine de renseignements sur l'âme de la nouvelle Pologne. C'est par elles que nous arrivons à comprendre pourquoi et comment s'est effectué le redressement prodigieux de la Pologne, dans tous les domaines, depuis sa libération.

« L'Homme de la porte cochère », que vient de nous donner Michel Rusinek, est en somme l'histoire de Gdynia. Comment ce port le plus important de la Baltique, avec son outillage si moderne, a pu se créer en moins d'une dizaine d'années, nous le savons par ce roman, qui n'est qu'une transformation de la réalité : le port a moins jailli des sables de la côte baltique, qu'il n'a jailli de l'âme polonaise, de son besoin d'expansion, de sa sagacité. Il résulte aussi de l'amour que tous les Polonais éprouvent pour les larges horizons maritimes, auxquels les a préparés déjà la vie dans la plaine infinie.

Le héros du roman de Michel Rusinek, Pierre, vient du plus profond de la Pologne, de Cracovie, et justement parce qu'il est un vrai fils des terres polonaises, il devient, tout particulièrement, un des

constructeurs du port de Gdynia. Il part de rien, comme Gdynia même. Il a pour lui la force qu'il sent dans ses muscles et la vive intelligence de son cerveau. Il se met joyeusement à la tâche et nous assistons à son succès personnel, en même temps que nous voyons se bâtir le port.

Pierre ouvre tout d'abord dans une pauvre maison un petit atelier de photographie, parce qu'il a joué avec un de ses camarades d'école à prendre des vues avec un kodak jadis. Il lui faut donc, pour commencer, apprendre la technique de son métier. Il s'ingénie à trouver une clientèle, et bientôt il a un assistant, et puis deux commis. Il achète un terrain dont la valeur ira sans cesse croissant et le voilà bourgeois et capitaliste. Les pauvres gens au milieu desquels il a vécu : tailleurs, blanchisseuses, juifs le traitent avec un respect dû à son effort comme à son succès.

Et voici que se pose à lui, comme à la population de Gdynia, et par le seul fait que la ville a grandi, la question sociale qui fait la lutte des classes. Les magasins qui s'installent offrent des marchandises de meilleure qualité et à meilleur marché que ne peuvent le faire les petits artisans, les pionniers de Gdynia, et ceux-ci, que le grand commerce va affamer, viennent briser les vitres des beaux magasins. Pierre essaye de faire comprendre à la foule déchaînée que le grand commerce s'accompagne d'usines où leur vie sera meilleure que dans leurs galetas.

Ainsi, dans ce roman il n'y a pas d'idylle. La vie amoureuse de Pierre passe au second plan, ou plutôt il met son amour dans son travail. A peine, si demeure en lui le souvenir d'une jeune Cracovienne. Il est vrai que dans le roman ce souvenir donne lieu à une scène saisissante.

Michel Rusinek nous donne cette grande fresque en prose, avec un vocabulaire riche et étendu qui ne craint ni les mots grossiers, ni les expressions rares.

Il nous rend l'atmosphère étouffante des vies pauvres, infimes et maniaques, mais il sait aussi éclairer son livre de plein air maritime, tout baigné de lumière et aéré des grands vents.

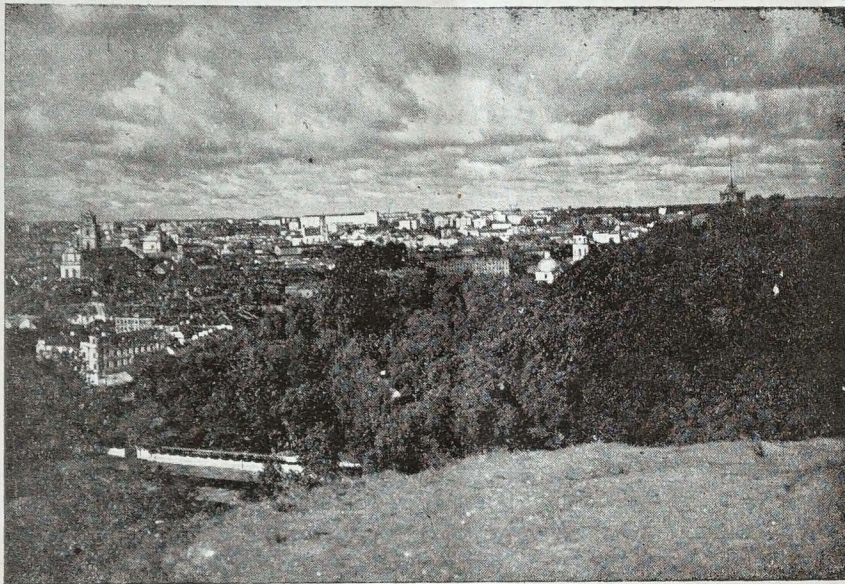
R. B.

Atelier de photographie

De toutes ses occupations au magasin, Marthe préférait l'ennuyeux travail dans la chambre noire. Elle avait demandé elle-même, depuis longtemps, ce genre de travail. Elle voulait se persuader que la curiosité seule l'attirait là. Mais en réalité, ce qu'elle aimait, c'était d'écouter les enseignements de Pierre. Que d'instantanés extraordinaires elle s'était promis de vivre et qu'elle avait vécu en effet, dans cette étroite enceinte, séparée du monde, de la lumière et des hommes ! Car c'était vraiment une jouissance ineffable que ces heures passées dans l'obscurité presque complète, où brillait seulement la petite clarté de la lumière rouge se reflétant dans la cuvette, à travers le verre épais,

qui semblait fumer et dont les couleurs sourdes faisaient mal aux yeux.

Elle se tenait alors à côté de Pierre, à l'autre bout de la longue table, et, chose étrange ! dans cette obscurité il lui semblait qu'elle voyait de la lumière. Toutes les fois qu'ils rabattaient sur eux la porte, il semblait à Marthe que son cœur éclatait sous la chaleur d'un soleil radieux. Ici, elle avait cet homme pour elle seule. Il lui semblait que l'obscurité complice le séparait entièrement du reste du monde et l'attachait à elle par un lien impossible à briser. Parfois, elle avait l'illusion qu'ils étaient trois dans l'étroit cabinet : et le troisième était la lampe, qui jouait le rôle d'un être vivant. Car sa lueur liait leurs visages en une même clarté rouge.



VUE GÉNÉRALE DE GDYNIA

Quand le liquide clapotait dans la cuvette et qu'elle le tamisait à travers ses doigts mouillés, quand les morceaux de verre doré brillaient entre ses mains, quand les boîtes métalliques remuées cliquetaient et que l'eau coulait doucement, quand tout cela, autour d'elle et dans ses mains, bruissait doucement dans le silence, un torrent de sang rosissait sa peau, et tout son cœur passait dans le triangle de son maigre visage. Il lui semblait qu'elle s'amusaient avec des paillettes de lumières sonnantes, comme un tout petit enfant.

Jamais elle ne regardait le visage de Pierre, mais seulement ses longues mains expertes. Il semblait que ces mains voltigeassent en l'air, séparées du reste du corps, car on les voyait seulement jusqu'au coude, où se terminait la manche roulée de la chemise. La chemise paraissait rose, parce que rien n'était blanc dans cette lumière colorée.

Les mains de Pierre étaient maigres, elles aussi, et ressemblaient à une bûche de bois couverte de nœuds. Les doigts étaient de jour en jour plus jaunes, rongés par les acides, et dans la chambre noi-

re, sous le liquide, elles brillaient comme de l'or. Chaque fois qu'il les approchait de la lumière de la lampe, il s'en échappait des éclairs rouges qui brillaient sur les ongles humides comme des bouquets de feu d'artifice.



Gdynia s'édifie

La ville avait grandi.

Il n'y avait pas plus de dix ans de cela, des hommes étaient venus de l'intérieur du pays. Ils avaient dépassé les petites chaumières accroupies dans le sable, étaient allés droit à la côte, et, ayant souri à la mer indifférente, ils avaient commencé à mesurer avec leurs instruments d'arpentage la dune grise et un peu plus loin la triste bande de terre traversée par le marais jaune.

Ces gens-là étaient restés au bord de la mer. Dans leurs maisons, ils avaient couvert de calculs

bien des feuilles de papier, et sur le sable mou ils avaient tendu leurs rubans, mouillant leurs pieds nus sur la plage qui buvait sans fin le torrent profond des vagues qui montaient.

Après eux en vinrent d'autres, qui jetèrent sur le sable, la tourbe et les plantes salées, les premières lignes ferrées. Alors on entendit les puissants gémissements des barres de fer sciées et des clous battus par les lourds marteaux.

Et ces gens restèrent aussi.

Puis vinrent les troisièmes. Sur les nouvelles voies ferrées, ils lancèrent la file interminable des rouges trains de marchandises, et nuit et jour, ces monstres vomirent sur le sable, à la terreur des dunes, le sucre rose des innombrables briques, d'é-

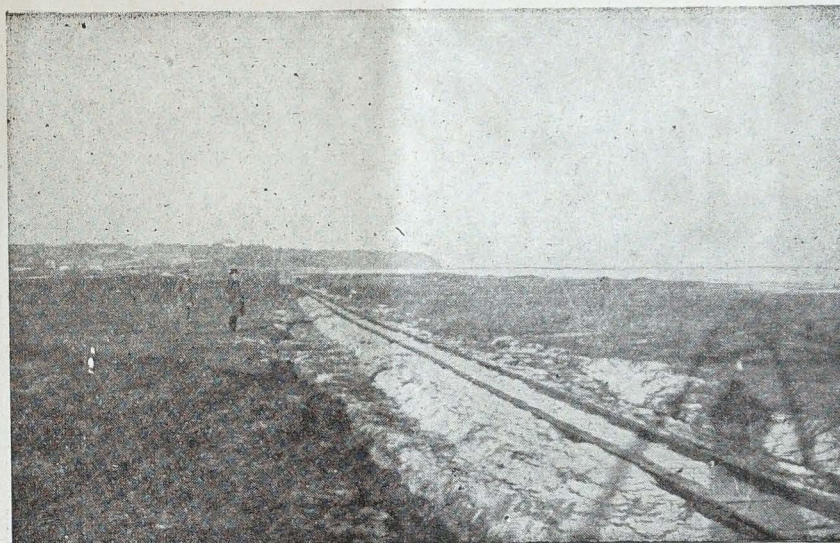
pais morceaux de bois par millions, et des tonnes de pierre ou de ciment.

Et ceux-là aussi restèrent au bord de la mer.

Ensuite arrivèrent les quatrièmes, usés par les intempéries, aux chairs gonflées, aux muscles qui saillaient sur la poitrine et les bras. Ils plongèrent dans cette glèbe apportée leurs mains-marteaux, et comme par miracle ont vit jaillir de terre les étages après les étages, les constructions après les constructions, et les murs profonds qui s'avançaient loin dans la mer.

Et ceux-là aussi restèrent.

Enfin, d'autres vinrent : les derniers. A leurs visages et à leurs mains, on voyait qu'ils étaient de races différentes; mais tous, bien que leur poche fût vide, avaient la soif de l'or et l'espoir de la



GDYNIA EN 1921

réussite. Ils firent le siège de ces maisons magnifiques, ils occupèrent tous les étages.

Ceux-là étaient les plus nombreux. Dès l'abord, ils furent conquis par cette vie trépidante ; ils furent saisis de cette fièvre sacrée, donnant à tous satisfaction et travail.

De ceux-là, il en vint, il en vint sans fin. Ils se faufilèrent dans les meilleures maisons, installèrent des enseignes et des réclames lumineuses, ou bien encore se perdirent dans la grisaille du travail journalier, morne et sans profit, et disparurent dans cette mer de pierre que formait la ville, monstrueusement bâtie sur l'ancienne dune grise.

Pierre était un de ces derniers. Il était de ceux qui, arrivés quelques années auparavant, avaient immédiatement placé leur enseigne sur les vitres de leur maison, et vivaient du profit qu'ils avaient su en tirer.

Il n'avait pas travaillé durement ; il avait su dès l'abord trouver son profit dans cette nouvelle ville, et c'était ainsi qu'il avait acheté le morceau de terre où il se trouvait et d'où il regardait la

ville. Il y avait deux ans, quand il avait acquis ce terrain, des chèvres attachées à de vieilles cordes y broutaient encore. Un peu plus loin, à la lisière de la prairie, une vache noire regardait de ses yeux curieux les hommes étrangers venus pour on ne savait quelle besogne sur cette terre noire qui avait été si féconde, et qui disparaissait maintenant peu à peu sous la poussière.

A cette époque, la masse des constructions qui formaient le port lointain, la gare et le centre de la ville rosissait déjà à gauche. Mais ici, on n'avait commencé à bâtir que plus tard ; et la route qui passait à la lisière de deux champs de blé était toute récente.

Aujourd'hui la ville, dans ses cadres de l'année précédente, jetait vers la mer la magnifique artère d'une rue de plusieurs kilomètres, droite comme une ligne ferrée, et le long de laquelle s'élevaient les plus somptueux bâtiments de la ville. Puis, du spasme puissant d'une génération en travail était née une deuxième rue, la plus belle de tout le pays, entourant la côte d'un double rempart de béton.

Crise de croissance

*Les grands magasins de chaussures « Butpol »
s'ouvrent à Gdynia*

Tout à coup, dans l'encadrement de la porte aux ferrures éclatantes, apparut un groupe de trois personnes, dont les habits sales de travailleurs faisaient une tache sombre sur le métal brillant.

Au milieu se trouvait un homme voûté, avec un long cou maigre strié de veines au sommet duquel pendait une grosse tête. Son visage osseux portait un nez d'épervier un peu courbé vers la droite. Le soleil, qui brillait dans le ciel de toute sa splendeur, éclairait en plein cette figure grise, aux reflets bleu-vert ; et tout cet être faisait penser à un condor.

Il était visible de loin que cet homme boitait. Il était soutenu par les deux autres personnes formant l'étrange groupe, d'un côté, une femme trapue avec un foulard qui tombait sur la tête, et de l'autre, une espèce de grande bringue, maigre, aux membres sillonnés de veines qui faisaient de longs cordons bleus sur ses jambes et ses bras. Ces deux femmes poussaient le boiteux vers l'intérieur.

Tout à coup, de derrière, quelqu'un cria :

— Citoyens ! C'est Kadja, le cordonnier boiteux, Kadja !

Dans la foule, le bruit s'amplifia.

Tout à coup, la main veineuse de la femme maigre éleva au-dessus des têtes une béquille de bois noircie par le temps.

— Citoyens, c'est le cordonnier Kadja, invalide de guerre. Il y a vingt ans, il a eu la jambe emportée à la bataille de Lowczowki et Plesna. Vous voyez ?

La main brandissait la béquille au-dessus des têtes. Les cris devinrent plus violents.

— Au prix de cette jambe, on a bâti cette maison, cette maison-là...

La béquille noire s'agitait au-dessus de la foule qui grognait.

— Au prix de cette jambe-là, dans cette maison, on nous vole notre pain ! Au prix de cette jambe, ici, on va faire 3.000 paires de souliers par jour, des souliers meilleur marché que les nôtres !

— Honte ! honte !

— A bas Butpol !

La foule devenait plus dense. Ils étaient maintenant poitrine contre poitrine, ventre contre ventre.

— A bas Butpol !

Une forêt de poings s'étaient levés, menaçants, au-dessus des têtes.

La première pierre atteignit une fenêtre. Une immense vitre s'étoila ; et les pierres commencèrent à battre sans arrêt contre les carreaux, comme une cloche qui sonnerait éperduement l'alarme.

Les éclats de verres qui tombaient faisaient de grandes trouées dans la foule qui s'écartait. Ils reculaient en tumulte, épaule contre épaule, pour ne pas être blessés par les morceaux de vitres qui leur tombaient sur la tête. Le verre mêlé à la pierre craquait comme du sucre sous les souliers ferrés qui le brisaient.

— On m'écrase, Sainte Mère de Dieu ! on m'écrase, cria une voix sous la muraille.

La béquille noire continuait à gesticuler par dessus les éclats de verre et le vacarme.

— A bas Butpol !

Mais tout à coup, dominant la tempête, un cri terrible retentit, râlé par une gorge en furie :

— Canaille ! Canaille !

La Karasiowa secoua son visage cramoisi. Gonflée de haine, elle s'égosillait à hurler : Canaille !

C'est alors que Pierre, ayant fendu la foule à coup de coudes, arriva devant la femme. Il la poussa en arrière vers la muraille, et se tint devant elle, qui continuait d'agiter la béquille. Puis il leva le bras vers le ciel, comme pour un signal, et lança de toute sa voix dans la rue pleine de monde : « Citoyens ! »

La voix était telle, que tous ces gens, pris aux entrailles, se turent et baissèrent les poings.

Pierre alors cria pour la deuxième fois :

— Citoyens, que faites-vous ? que faites-vous ?

Vous écoutez les chiens menteurs ! On vous dit qu'au prix du sacrifice de cette jambe on vous vole votre gagne-pain ! Mais ce n'est pas vrai, ce n'est pas vrai ! Au prix de ce sacrifice, on a bâti, non seulement cette maison, mais celle-ci, et celle-ci, et toutes les autres qui nous entourent ! Et on a bâti bien davantage encore : tous ces murs, et ces chaumières, et cette rue, et toutes les rues de la ville ! Au prix de ce sacrifice, pendant dix ans, on a enlevé là — et il montrait par dessus les toits l'étendue sans limites, — le sable et la boue, et on a bâti sur le terrain conquis des digues, des remparts, un phare, des grues, des élévateurs, des rails de chemins de fer, des ponts et des bassins. On a porté des pierres, du fer et du béton. Au prix de ce sacrifice, on a couvert la moitié de la Pologne de voies ferrées qui se prolongent par des centaines de lignes de bateaux sur la mer ! Regardez ! Au prix de cette jambe, en dix ans, on a bâti cette énorme, cette curieuse ville ; quatre-vingt mille hommes ont trouvé du travail. Vous entendez, quatre-vingt mille !

La foule écoutait...

Pierre cria :

Citoyens ! Tout ce que vous voyez ici, vous le devez à cette jambe. Tout ! cette chaumière, et celle-là, et l'usine pour décortiquer le riz, et le réfrigérant du port pour le bacon. De ces maisons, votre travail s'en va dans le monde. Cette maison donnera, non pas trois, mais cinq mille paires de souliers par jour.

A ces mots, la foule recommença à gronder.

— Justement ! Qui commandera des souliers chez nous, si ceux-là sont meilleur marché ?

— Ils nous prennent notre gagne-pain !

— Ils feront de nous des mendiants !

— Ne nous faites pas de contes !

Pierre continua :

— Vous êtes une poignée de quarante, soixante, peut-être cent au plus, et cette maison donnera du travail non seulement à vous, mais à cinq cent ou mille ouvriers. Chaque jour, cinq mille paires de souliers seront envoyées à l'étranger !

MICHEL RUSINEK.



L'ACTION DES AMIS DE LA POLOGNE



Notre prix littéraire

Le prix littéraire des Amis de la Pologne a été décerné pour la première fois le lundi 8 avril, au cours d'un déjeuner qui a réuni les membres du jury à la Rôtisserie Périgourdine, place Saint-Michel.

MM. Gaston Ragcot, Président de la Société des Gens de Lettres, victime d'un accident d'automobile, et Jules Romains, en tournée de conférences, n'avaient pu y prendre part.

La délibération a eu lieu entre M. J.-H. Rosny aîné, Président de l'Académie Goncourt, Fortunat Strowski, membre de l'Institut, Jean Lechon, attaché d'ambassade, Madame Rosa Bailly, Gabriel Boissy, rédacteur en chef de *Comœdia* et de la *Tribune des Peuples*, et André Thérive, romancier et critique littéraire du *Temps*.

16 candidatures avaient été posées. Beaucoup d'ouvrages remarquables. Le choix du jury s'est finalement porté sur 2 candidats : Pierre Francastel et Pierre Bost. Le vote a attribué 4 voix à Francastel pour 2 voix à Pierre Bost, pour son reportage sur la Pologne, paru dans *Marianne*.

L'heureux lauréat du prix de 5.000 francs est donc M. Pierre Francastel, auteur du très bel ouvrage « La Pologne pittoresque », paru aux éditions Arthaud, à Grenoble. M. Francastel, docteur ès-lettres, est professeur à l'Institut de France à Varsovie. Il a rempli, tout récemment, les fonctions de commissaire général de l'Exposition de sculptures françaises en Pologne. Il a 30 ans. « Son ouvrage est écrit, — dit *Comœdia* — avec beaucoup de précision et ce soin qu'ont les universitaires de ne rien oublier des éléments essentiels d'un sujet. Il présente un sentiment très vif de l'âme et de la psychologie polonaises. Il est en outre brillamment illustré. » Nos lecteurs le connaissent déjà par les extraits que notre revue en a donnés.

La presse, tant française que polonaise, a accueilli chaleureusement notre initiative, et nous avons trouvé des échos dans *Gringoire*, *Comœdia*, le *Journal*, l'*Express* de *Mulhouse*, le *Petit Havrais*, le *Journal de l'Ouest*, etc...

A Amiens

Notre fidèle collaboratrice, Mlle Nézard, professeur agrégée au Lycée de jeunes filles, nous fait part de la constitution d'un Comité des Amis de la Pologne, à Amiens.

Les présidents d'honneur sont : M. Mazeaud, Premier Président à la Cour d'Appel et le Général Faury, qui fut chargé de mission en Pologne après la guerre, M. le chanoine Papin.

M. le Docteur Fernet a été nommé président actif. C'est un ancien combattant qui, lui aussi, est allé en Pologne et notre collaborateur de longue date.

Vice-présidents : le Colonel Charpentier, M^e Mahieu, M. Henri Mazeaud.

Secrétaire : M. Arrachart.

Adjoints : Mme Bezegher, Mlle Nézard.

Trésorière : Mme Gourdin.

Tous nos vœux au nouveau comité.

A Auxerre

A Auxerre, également, s'est constitué un comité d'Amis de la Pologne, grâce à notre ami, M. Abel Moreau, professeur agrégé de l'Université, docteur ès lettres (signalons sa thèse sur « René Bazin et son œuvre romanesque », parue à la librairie Staub, à Auxerre).

Le comité compte déjà 40 membres.

Président : M. Abel Moreau.

Vice-président : M. Maxime Zagorowski.

Secrétaire-trésorier : M. Léon Lhermitte.

Félicitations aux Auxerrois !

A Brest

La Société des Amis des Arts, que préside avec tant d'aimable autorité M. Gaston Chabal, architecte du gouvernement, a présenté aux brestoises, du 12 au 20 mars, notre exposition d'art populaire polonais.

La municipalité avait bien voulu mettre à sa disposition les salles du Musée.

Les visiteurs ont été très nombreux et M. Gaston Chabal a pris soin de la montrer aux élèves des écoles, qui ont pu prendre là une leçon à la fois d'art et d'ethnographie.

A Lyon

Les Amis de la Pologne à Lyon nous font part de la constitution de leur bureau et de leur comité.

Le Bureau est ainsi constitué :

Président : M. Lirondelle, Recteur de l'Académie de Lyon.

Vice-président honoraire : M. Duvivier, directeur du *Tout-Lyon* ;

Vice-présidents : MM. Patouillet, professeur honoraire à la Faculté des Lettres ; Koszul, ingénieur conseil ; Rouède, Inspecteur d'Académie.

Secrétaire : Mme Barrett Spalikowska ; Secrétaire-adjointe : Mme Rzonkowska.

Trésorière : Mme Naude ; Trésorière-adjointe : Mlle Sotteau.

Le Comité se compose de :

Mme Arnout, directrice d'Ecole Primaire Supérieure.

Mme Bienvenu-Berthier, surveillante générale d'Ecole Primaire Supérieure.

Mme Bordas, directrice de l'Ecole Normale d'Instituteur-trices.

Mlle Ehrhard, chargée de cours à la Faculté des Lettres.

Mme Fourton, professeur au Lycée de Jeunes Filles.

M. Gonnard, professeur à la Faculté de Droit.

M. Grignard, doyen de la Faculté des Sciences, membre de l'Académie des Sciences.

M. J. Ehrhard, professeur de Première Supérieure au Lycée du Parc.

M. Besseige, directeur de l'Ecole Normale d'Instituteurs.

Mlle Maître, directrice honoraire d'E. P. S.

M. Matte, inspecteur d'Académie honoraire.

M. Polack, proviseur du Lycée du Parc.

Mlle Ragot, Directrice d'Ecole Primaire Supérieure.

M. G. Sarrazin, homme de lettres.

M. Vézinet, proviseur du Lycée Ampère.

Le siège social de la société est un Institut d'études slaves de la Faculté des Lettres, 64, rue Pasteur, à Lyon.

Les Amis de la Pologne, à Lyon, ont présenté, sous le patronage des groupements artistiques de Lyon et de la région, notre Exposition d'Art Graphique Polonais, au Palais municipal, quai de Bondy, du 30 mars au 11 avril.

A Nantes

Dans le magnifique cadre du château des Ducs de Bretagne, pavillon du Harnachement, les Amis de la Pologne à Nantes, sous le patronage de l'U. N. C., ont présenté notre exposition d'Art Populaire Polonais du 21 au 30 mars.

Grâce au soin du Conservateur, M. Gauthier, les multiples objets dont se compose l'exposition ont été disposés avec une harmonie parfaite sur les vieux murs du château. L'affluence a été considérable.

Une fois de plus les visiteurs ont déploré de ne pouvoir acheter les objets qui composent l'exposition.

Le drapeau polonais a flotté à cette occasion à l'entrée du château.

Nous ne saurions assez remercier M. Robert Vieux et M. Gauthier, animateurs de l'exposition, et leurs collaborateurs : MM. Luneau, président de l'U. N. C., Sigogneau, l'abbé Robin, Robert, professeur du Lycée, Mlles Vieux, qui furent de charmantes vendeuses, et aussi M. le Sénateur Linyer, président des A. P. nantais.

La presse a été très chaleureuse. *Ouest-Journal*, *l'Écho de la Loire*, *Ouest-Eclair*, ont donné, non seulement de copieux comptes-rendus de l'exposition, mais aussi de belles photographies. L'un d'eux fait remarquer : « Si l'art populaire polonais est attachant par de nombreux côtés, il soulève aussi des questions d'un immense intérêt, car si tel type fait songer à l'Orient, telle dentelle fait aussitôt penser à la Bretagne. Il semble qu'en Pologne se soient rejoints l'Orientalisme et le Celtisme, bien que l'art polonais ait un caractère qui lui demeure absolument propre.

« Souhaitons que cet art ne devienne jamais lettre morte. Il ne faut pas qu'un jour il soit relégué dans les vitrines des musées. Mais il ne semble pas être en décadence. Non seulement ce que nous en voyons au Château nous le montre robuste, mais, empressons-nous de le dire, fort habile à tirer parti des ressources présentes, ce qui prouve que la tradition s'accorde fort bien avec les modifications instructives et raisonnées proposées par le temps. Le moindre des objets exposés est un exemple de ce qu'un peuple dirigé par le goût peut réussir. »

A Niort

Notre exposition de Tourisme, qui comporte près de 2.000 documents, tous intéressants, et beaucoup d'entre eux magnifiques, a été présentée pour la première fois en France, à l'Hôtel de Ville de Niort, le samedi 30 avril.

Nous en remercions vivement Mme Bonnacarrère, notre infatigable collaboratrice.

A l'exposition étaient présents :

M. Fouillet, maire de Niort, et M. Angevin, secrétaire général de la préfecture, représentant le Préfet absent qui, ainsi que le Maire, avait bien voulu accepter la présidence d'honneur de cette manifestation d'amitié franco-polonaise ; M. Massé, adjoint au Maire ; Madame de Saint-Blanquat ; directrice du Lycée de jeunes filles ; M. Gaston, proviseur du Lycée Fontanes ; M. Ribouveau, directeur de l'Ecole municipale de Dessin ; M. Jules Barrelle, de la Chambre de Commerce. Tous se sont dits vivement intéressés par ce qui est présenté aux visiteurs selon un arrangement auquel a présidé le meilleur goût.

Les Niortais ont longuement visité l'exposition, qui leur a présenté les différentes villes de la Pologne, les provin-

ces, si différentes les unes des autres, les belles montagnes, la côte, etc...

Une riche décoration de tapis et de tissus éclairait les ensembles de photographie.

Une série de mannequins, aimablement prêtée par une grande maison de confection de Niort, étaient revêtus des costumes de Cracovie, de Czenstochowa et de Polésie.

Les Niortais sont maintenant ceux des Français qui connaissent le mieux le visage de la Pologne.

A Marseille

Une manifestation organisée par le comité des « Amis de la Pologne » s'est déroulée le 17 mars dans l'amphithéâtre de l'ancienne Faculté, dans une atmosphère de touchante simplicité.

Malgré la pluie, un auditoire relativement nombreux assista à la belle conférence de M. G.-Jean Aubry.

Sur l'estrade, auprès du colonel Guillot, président des « Amis de la Pologne », nous notons la présence de M. Witold Obrebski, le distingué consul général de Pologne ; de M. Jacques Léotard, vice-président, et M. P. Rabilloud, secrétaire général des « Amis de la Pologne ».

Dans la salle, parmi les invités, M. Marc Romieu, président du Comité France-Italie ; M. Guichard, adjoint au maire ; de nombreux officiers et délégués de sociétés de notre ville.

Après quelques mots de présentation de M. le colonel Guillot, M. G.-Jean Aubry nous raconte ses impressions de Pologne.

Le conférencier, bannissant toute rhétorique, s'attache seulement à nous rappeler la grande sympathie que trouvent toujours en Pologne les Français qui voyagent.

Comment se fait-il qu'un pays si éloigné du nôtre, ait pu conserver intacte, durant bien des siècles, une amitié si vivante, ce penchant pour tout ce qui est français ?

Cette sympathie s'explique par l'histoire, nous assure M. Jean Aubry.

Et le conférencier de nous parler des étudiants et des artistes polonais pour lesquels la culture française « est un besoin ».

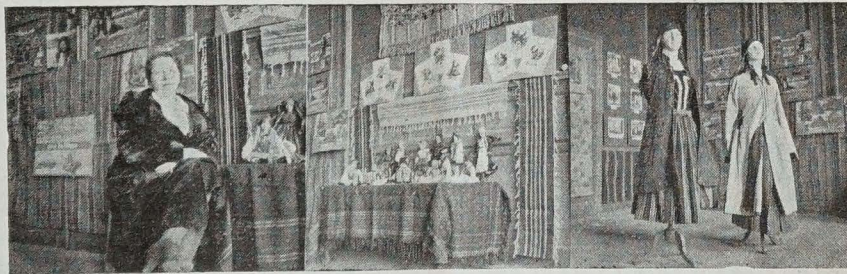
Tour à tour, avec le conférencier, nous visitons Varsovie et Cracovie. Il nous invite aussi à admirer la campagne, car la Pologne est surtout terre de paysannerie véritable et profonde.

Il brosse pour nous des tableaux charmants, pleins de douceur, de ces fermes plantées dans la lagune aux eaux immobiles « où l'odeur des jones mouillés se mêle à l'odeur des acacias ».

Des projections lumineuses ajoutent encore au texte du conférencier, qui termine enfin en nous priant de donner toute notre affection à ce grand peuple si près de nous par le cœur.

Une salve d'applaudissements salua M. Jean Aubry à la fin de sa brillante causerie.

Après une chaude allocution de M. le consul général de Pologne, remerciant le conférencier et les « Amis de la Pologne », cette touchante manifestation prenait fin. — F. M.



L'EXPOSITION D'ART POPULAIRE A NIORT

A Grenoble

Un auditoire composé d'une centaine d'étudiants polonais et de leurs camarades français est venu écouter la très belle conférence donnée le 8 mars par M. Jean Aubry, sur ses « Impressions de Pologne ».

A Toulouse

Les Amis de la Pologne, à Toulouse, ont organisé une conférence sur « Les rapports franco-polonais ».

La conférence a été donnée par M. le D^r Stebelski, attaché commercial auprès de l'Ambassade de Pologne.

Cette savante conférence a présenté les progrès accomplis par la Pologne dans sa vie économique au cours des dernières années. En terminant, le Docteur Stebelski a affirmé, à ses nombreux auditeurs que les sentiments de la Pologne pour la France n'avaient en rien changé, et cette déclaration, par son accent de sincérité, a provoqué une vive émotion.

Rectification

Notre article sur l'origine polonaise de Jules Verne a fait sensation dans la ville de Nantes, où habitent les cousins du fameux romancier.

M. André Feildel est allé explorer les archives de la mairie de Nantes et nous a fait tenir un bulletin de naissance de Jules Verne, fils de Pierre Verne, avoué et de Sophie Henriette Allotte, le 8 février 1828.

Nous gardons donc Jules Verne !

Avis

Dame polonaise, mariée en France, très cultivée et très active, désirerait passer ses vacances au pair en Pologne, avec ses deux enfants (11 ans et 13 ans) dans château ou pensionnat. Ecrire aux *Amis de la Pologne*.

M. Norbert Hilaire, instituteur, Loudes (Haute-Loire), serait heureux de passer les vacances en Pologne au pair.

Deux jeunes filles polonaises invitent deux étudiantes françaises à passer les grandes vacances dans leurs familles à Cracovie.

Elles souhaitent être reçues, en échange, dans deux familles françaises de Paris ou d'une ville universitaire, pendant les grandes vacances.

Ecrire à Mlle Madeleine Michalska, ul. Staszica, N° 14 M-6 à Cracovie (Pologne).

Loterie bleue

Pour vingt francs vous pouvez, avec votre invité, passer *Trois semaines en été en Croisière dans l'Adriatique et la Méditerranée*, telle est l'invitation que procurera l'Œuvre de Saint Casimir au gagnant de la *Loterie Bleue* (série E), autorisée par arrêté de la Préfecture de Police en date du 14 février 1935, et qui comprend 1850 *Billets de 20 francs chacun*. En vente aux « Amis de la Pologne ».

Le tirage public aura lieu le dimanche 30 juin 1935, à 16 heures au Siège de l'Œuvre, 119, rue du Chevaleret.

CONFERENCIERS

de Paris et de Banlieue

demandez-nous notre **CARTOSCOPE**
et nos collections de documents en couleurs

MONTAGNES PYRÉNÉES

Poèmes de ROSA BAILLY

A peine paru, ce beau livre est déjà devenu pour beaucoup de lecteurs un ami et un confident. Il est de ceux qu'on emporte avec soi et qu'on lit pour soi. On s'y repose, on y rafraîchit et ennoblit ses plus douces sensations de la vie.

Fortunat STROWSKI,
(Le Quotidien).

Un volume : 15 francs (par poste recommandée : 16 fr. 40.
Etranger : 18 fr. 30).

Abonnez-vous à

hernani

revue mensuelle, littéraire et artistique

Organe officiel de l'Union des jeunes Ecrivains

ABONNEMENTS :

France, 6 numéros : 12 francs. — 12 numéros : 20 francs
Etranger, 6 numéros : 15 francs. — 12 numéros : 25 francs

Adresser les abonnements à M. le Directeur d'HERNANI,
44, rue Montcabrier, Toulouse, Compte chèq. post. n° 231.19.

CHEMINS DE FER DE L'EST

Les Forts de Verdun et les champs de bataille de l'Argonne

Des excursions combinées, chemin de fer et autocar, sont organisées à *des prix très réduits* les dimanches 21 avril, 5 et 9 mai, 30 juin, 14 et 28 juillet, 15 et 29 septembre, ainsi que le lundi de Pentecôte (10 juin) pour la visite des Forts de Verdun et des champs de bataille de l'Argonne.

Les Forts de Verdun

Départ de Paris à 6 h. 55. — Retour à 23 h. 55.

Paris-Verdun en chemin de fer, Visite en autocar de Verdun, la Côte du Poivre, les Carrières d'Haudremont, Louvemont, la Tranchée des Baïonnettes, l'Ossuaire et le Fort de Douaumont, Fleury, La Chapelle-Sainte-Fine, Le Fort de Souville, le Fort de Vaux, le Fort de Tavannes, retour à Paris en chemin de fer.

Prix total (déjeuner à Verdun compris) : 100 francs.

Les champs de bataille de l'Argonne

Départ de Paris à 6 h. 55. — Retour à 23 h. 55.

Paris-Sainte-Menehould en chemin de fer, Visite en autocar de Sainte-Menehould et Vienne-le-Château, Le Four de Paris, Le Bois de la Grurie, Abris du Kronprinz, Romagne, Montfaucon, La Côte 304, Le Mort-Homme, Verdun, retour à Paris en chemin de fer.

Prix total (déjeuner à Varennes-en-Argonne compris) : 130 francs.

Pour tous renseignements, s'adresser : au Bureau de Tourisme de la gare de l'Est à Paris ; à l'Union Nationale des Agences de Voyage, 101, avenue des Champs-Élysées, à Paris.

COMPAGNIE DES CHEMINS DE FER DE L'EST

Un nouveau moyen pour régler vos expéditions de marchandises

A partir du 1^{er} juillet, la Compagnie de l'Est mettra à la disposition de ses clients pour le règlement de leurs frais de transports de marchandises des carnets de fiches dites « fiches de contrôle ».

Ces carnets permettront d'acquitter sans formalités, ni dépenses supplémentaires, jusqu'à concurrence de leur montant, les frais afférents aux transports de marchandises expédiées soit en port payé, soit en port dû ou contre remboursement.

Votre gare vous donnera tous les renseignements utiles sur le mode d'utilisation de ces carnets.

CHEMINS DE FER DU NORD

Services les plus rapides vers l'Angleterre

De jour : par Calais et Boulogne, traversées les plus courtes, 4 services quotidiens dans chaque sens.

De nuit : par Dunkerque, la route qui fait gagner du temps.

Trains rapides de grand luxe (voitures Pullman)

« *La Flèche d'Or* », Paris-Londres, par Calais, en 6 h. 40; Paris-Calais, sans arrêt : 300 km. en 3 h. 10.

« *L'Etoile du Nord* », Paris-Amsterdam, en 7 h. 30; Paris-Bruxelles, sans arrêt.

« *L'Oiseau Bleu* », Paris-Anvers, en 4 h. 20 ; Paris-Bruxelles, sans arrêt.

Train de luxe « Nord-Express », Paris-Liège-Cologne-Berlin-Varsovie-Kovno- Riga.

APPRENEZ LE POLONAIS

Apprenez le polonais ! Il n'est pas plus difficile que l'allemand ou le russe ! Il vous ouvre le monde slave, avec sa haute spiritualité, son âme à la fois si proche et si différente de la nôtre; il vous donne l'accès à cette Pologne que l'on aime d'autant plus qu'on la connaît mieux; il vous livre sa magnifique littérature, encore si mal connue chez nous; il vous permet de prendre contact avec les ouvriers polonais qui sont chez nous, de leur rendre service, d'en faire vos amis.

Les Amis de la Pologne tiennent un *Linguaphone* à votre disposition.

« NARODOWIEC »

Rue Emile-Zola, LENS (Pas-de-Calais).

Tél. 227 — C/c postal Lille 166-57

Le grand Quotidien de l'émigration polonaise en France.

Le plus fort tirage des journaux polonais paraissant en dehors de la Pologne.

« **ILUSTRACJA POLSKA** »

Bi-mensuel illustré pour l'émigration polonaise

« **GAZETA DLA KOBIEC** »

Bi-mensuel illustré pour les femmes

Le tirage utile de ces éditions dépasse 70.000 exemplaires

LE « NARODOWIEC » seul compte 40.000 abonnés (Tirage vérifié par la Société de contrôle et de révision de Lille)

Faire la publicité dans ces journaux c'est toucher toute la clientèle polonaise dans la France entière !

Faites-en l'essai sans tarder, vous serez satisfaits !

Tarif de publicité et spécimens gratuits sur demande

CHEMINS DE FER DE L'ETAT

Colis Express

Faites tous vos envois urgents par *Colis Express*. Transport par trains express ou rapides. Livraison en gare ou à domicile, même le dimanche.

Exemple : Colis de 10 kilos de Paris (remis trente minutes avant le départ du train).

Gare Saint-Lazare (Cour du Havre), Guichet d'enregistrement des bagages, à Caen, 4 heures : 13 francs ; à Rouen, 2 h. 30 : 13 francs.

Gare Montparnasse, Guichet d'Enregistrement des bagages, à Brest, 8 heures : 21 francs ; à Niort, 7 heures : 16 fr.

Livraison à domicile par porteur spécial dans les deux heures suivant l'arrivée.

Pour tous renseignements complémentaires, adressez-vous aux gares du Réseau.

LE PLUS ANCIEN ET LE PLUS REPANDU DES JOURNAUX POLONAIS EN FRANCE.

WIARUS POLSKI

35, rue du Château, 35

LILLE Nord

45 ans d'existence.

Pages spéciales agricoles, féminines, sportives, illustrations, actualités, boy-scoutisme, intellectuelles, suppléments belletristiques.

Amis de la Pologne ! Recommandez-le, abonnez-y vos ouvriers et employés polonais. — Prix 7 frs par mois.

COMMERÇANTS !

CONFIEZ-LUI votre PUBLICITE

C'est le meilleur moyen de répandre vos articles parmi les Polonais.

Le « WIARUS POLSKI » s'est voué à la popularisation du rapprochement Franco-Polonais.



Avis. — Prière de joindre 0 fr. 50 à toute demande de changement d'adresse (frais d'établissement d'un nouveau cliché).

Le Gérant : E. CARCENAC.

LES AMIS DE LA POLOGNE

PRESIDENTS D'HONNEUR

M. Gaston DOUMERGUE.
MM. les Maréchaux de France FRANCHET D'ESPÈREY, PÉTAÏN, S. E. le Cardinal VERDIER, le Pasteur BOEGNER, le Grand Rabbin Israël LÉVI.

MM. les Généraux WEYGAND et GOURAUD.

MM. HERRIOT, PAUL-BONCOUR,

Président : M. Louis MARIN, ministre d'Etat.

Trésorier général : D^r VINCENT DU LAURIER.

Vice-Président : M. Robert SEROT, député, ancien sous-secrétaire d'Etat.

Déléguée générale à Varsovie : Mme SEKOWSKA.

Délégué auprès des Associations polonaises en

Fondatrice et Secrétaire générale : Mme Rosa BAILLY.

France : M. Louis REGAMEY.

CONSEILLERS POLONAIS. — M. POTWOROWSKI, conseiller d'Ambassade; JAN LECHON, directeur de la propagande; Colonel BELDOWSKI, directeur d'*Orbis*; M. GORECKI, directeur de P. A. T., à Paris; M. CHOWANIEC, conservateur de la Bibliothèque polonaise; M. FRENKIEL, correspondant de l'I. K. C.; *Président des Sokols*, Mme JEDRZEJEWICZ déléguée du Ministère de l'I. P.

Correspondants : W. SIEROSZEWSKI, *Président* de l'Académie Polonaise; Michel GRAZYNSKI, wojewode de Haute-Silésie; BOY-ZELENSKI, de l'Académie Polonaise; Princesse LUBOMIRSKA; Comtesse Félicie SKARBEK; KIELSKI, vice-président de la Fédération des Sociétés Franco-Polonaises; Mme WANDA DE LADA, ancienne députée; Julie WIELEZYNSKA; WIKTORJA GORYNSKA, D^r Thadée PRZYPKOWSKI; Mlle NINIEWSKA, Inspectrice générale.

COMITE D'ACTION SCOLAIRE ET UNIVERSITAIRE. — *Président* : M. NOUVEL, Directeur du collège Ste-Barbe.

SECTION DE TOURISME. — SECTION CINEMATOGRAPHIQUE.

LES ANCIENS COMBATTANTS AMIS DE LA POLOGNE. — *Président* : Général PARIS.

Principaux Comités et Groupements régionaux.

AIX-EN-PROVENCE. — *Président* : M. MARTRE; *vice-présidente* : Mlle MAEDLER; *vice-présidents* : MM. LOBIN et DOBLER; *secrétaire général* : M^r GARCIN; *trésoriers* : MM. TOUSSAINT et CRUEL.

ALBI. — *Président* : M. JARRIGE, Directeur des Mines; *secrétaire* : M. PÉRIÈRES, Inspecteur Primaire; *trésorier* : M. LEVIEUX, Directeur d'Ecole.

ALENCON. — *Président* : M. JOUANNE, archiviste; *secrétaire générale* : Marquise GICQUEL DES TOUCHES.

ALGER. — *Délégué* : M. SCHVEITZER, professeur au Lycée.

ALLIANCE FRANCO-POLONAISE du NORD de la FRANCE. — *Président* : M. CHATELET, Recteur; *secrétaire général* : M. DEBUS.

AMIENS. — *Président* : D^r FERNET; *vice-présidents* : Colonel CHARPENTIER, M^r MAHIEU, M. MAZEAUD; *secrétaires* : M. ARRACHART, Mme BEZEGHER, Mlle NÉZARD; *trésorière* : Mme GOUDIN; *Archiviste* : Mme CAZIER.

ANGERS. — *Présidente* : Mme BAROT; *Vice-Présidents* : D^r TURLAIS, M. BIRGÉ; *secrétaire général* : M. Jacques MERCIER; *trésorier* : M. R. MANDUIT.

ARLES. — *Délégué* : M. LIEUTAUD, *Président* du Syndicat d'Initiative.

AUCH. — *Président* : N...; *vice-président* : Docteur SZELECHOWSKI; *secrétaire* : M. FALCONNET, Directeur de la Société Générale.

AUXERRE. — *Président* : M. Abel MOREAU, docteur ès lettres.

AVIGNON. — *Présidente* : Mme FAGES-FABRE.

BORDEAUX. *Président* : M. CAMENA D'ALMEIDA; *trésorier* : M. PEREY.

BOULOGNE-SUR-SEINE. — *Président* : N...; *trésorier* : D^r WAGNER.

BOURGES. — *Président* : M. BUFFET, Intendant général; *vice-présidente* : Mme la Duchesse DE MAILLÉ; *secrétaire générale* : Mme GUYOT, Professeur.

BREST. — *Président* : Amiral GUÉPRATTE.

CASTRES. — *Présidente* : Mme AZAÏS, *Présidente* de la Croix-Rouge; *vice-présidente* : Mme PALIÈS; *secrétaire-trésorier* : M. Jean DE VIVIERS.

CHALONS-SUR-MARNE. — *Président* : M. SEROT, industriel; *vice-président* : M. Marc MILLET, Maire de Châlons; *secrétaire général* : M. BERLAND, Archiviste départemental; *délégué* : M. Victor GIMONET, Secrétaire de l'Ecole des Arts et Métiers; *trésorier* : M. ROYER.

CHARLEVILLE-MEZIERES (Comité des Ardennes.) — *Président* : M. d'ACREMONT, Avocat; *vice-présidents* : MM. Eugène FÉLIX, Prés. des Anciens Combattants; CHARVET, Inspecteur d'Académie; LAMBERT; *secrétaire* : Mlle FÉLIX; *trésorier* : M. BOHRER.

CHERBOURG. — *Président* : Général VÉRILLON; *vice-président* : M. BRIÈRE; *secrétaire* : M. POSTEL.

COGNAC. — *Président* : M. ROUX; *secrétaire* : Mlle J. PINGAUD, Professeur.

COLMAR. — *Président* : M. CARRÉ DE MALBERG, Procureur général; *vice-présidents* : M^r FEHNER, avocat; M. LOISON; *secrétaires* : M. DIETRICH; Mlle Alice STEGER, Professeur; *trésorier* : M. SCHÄDLIN, Juge au Tribunal.

(A suivre.)